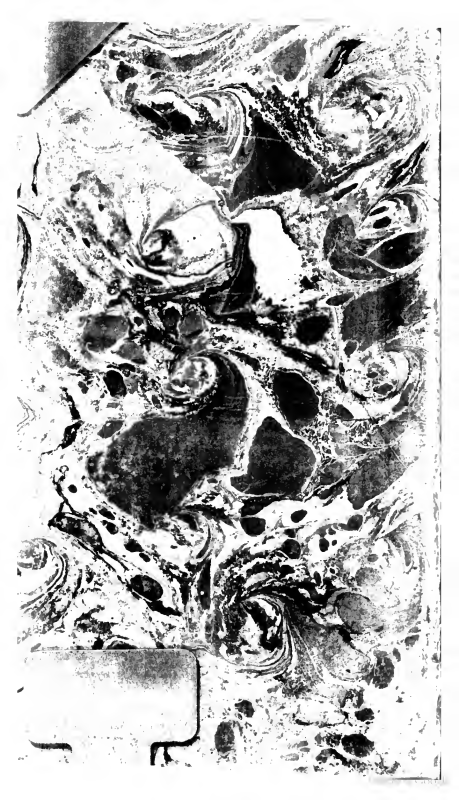






DE L'AMOUR DE DIEU,

SES MOTIFS, SES QUALITEZ, SES EFFETS.

Par le R. P. PALLU, *de la Compagnie de* JESUS.



A PARIS,
Chez MARC BORDELET, ruë ſaint Jacques, vis-à-vis le Collége des Jeſuites, à S. Ignace.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbations & Privilege du Roi.





A
MESSIEURS
DE LA
CONGREGATION
DE
NOTRE-DAME,
Etablie à Paris dans la Maison Professe de la Compagnie de JESUS.



ESSIEURS,

En vous offrant ce que j'ai écrit sur la solide & véritable dé-

a iij

votion envers la Sainte Vierge ; j'ai eu l'honneur de vous promettre un secondOuvrage sur l'Amour de Dieu. Pouvois-je vous rien proposer, ou de plus agréable, ou de plus convenable à de fervens Serviteurs de la Mere de Dieu ? Je prétendois, en effet, servir votre goût en suivant le mien.

Je ne vous dirai pas, que je me suis absolument repenti de l'engagement que j'ai pris avec vous ; mais j'ai eu lieu de me le reprocher souvent : à quoi me suis-je engagé, me disois-je quelquefois à moi-même ? que puis-je dire à ces Messieurs, sur l'Amour de Dieu, que je ne leur aye prêché de tems en tems ? D'ailleurs n'est-ce pas une témerité d'écrire sur cette matiere ? leurs cœurs ne sentent-ils pas beaucoup mieux les

effets précieux du divin amour, que je ne pourrai, ou les expliquer, ou les exprimer ? N'ont-ils pas entre les mains tout ce que saint Bernard en a écrit ; tout ce que saint François de Sales, ce grand maître de l'amour Divin, qui étoit autrefois l'ornement & l'éxemple de nos Congrégations, & qui en est aujourd'hui le Protecteur & le Patron, nous en a laissé ? N'ont-ils pas tout ce que l'Auteur de l'Imitation de Jesus-Christ, tout ce que Sainte Therese, tout ce que tant d'autres Saints, vraiment embrasés d'un feu céleste & tout divin ont éprouvé, pensé, dit & écrit sur un sujet si important ? Que puis-je écrire qui en approche ? En voulant même exprimer leurs sentimens, ne dois-je pas craindre de les affoiblir ?

il faudroit aimer Dieu comme eux, pour parler comme eux de son divin amour.

Je vous rends, Messieurs, un compte exact & naturel de mes réflexions; partagé entre le désir de tenir ma parole, entre le zéle de contribuer à nourrir & augmenter dans vos cœurs cet amour divin, qui doit seul les remplir; & entre la crainte de n'y pas réussir, je ne sçavois presque quel parti prendre; mais enfin ma promesse l'a emporté sur ma timidité, & j'ai sacrifié toutes mes réflexions à mon zéle. Dieu veüille vous le rendre utile, en vous pénétrant de plus en plus de son amour.

C'est pour cela, c'est pour obtenir cette grace, si nécessaire que vous vous êtes engagez au service de la sainte Vierge, que

vous regardez & honorez avec raison, comme la Mere du pur amour, Mater pulchræ dilectionis.

Ainsi l'Ecclesiastique fait-il parler la Sagesse : & les Peres appliquent ces paroles à la Mere de Dieu. Oui, Messieurs, en vous attachant à la servir, à l'honorer, à l'imiter, vous apprendrez à aimer Dieu ; elle sera pour vous le modele de ce divin amour, elle vous l'obtiendra, & vous aurez le bonheur, que vous vous êtes promis en vous enrôlant sous son étendart, & vous consacrant à son service dans sa Congrégation ; vous aurez, dis-je, le bonheur, par l'effet le plus précieux de sa puissante protection, de vivre & de mourir dans l'amour de votre Dieu.

Ce ſont les vœux que je forme ſouvent pour vous, & qui ſont les effets du zéle & du reſpect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, PALLU, de la Compagnie de JESUS.



PREFACE.

DANS cet Ouvrage que j'entreprends ſur l'Amour de Dieu, je fais gloire de ſuivre ſur tout le même guide, que j'ai choiſi en parlant de la dévotion envers la Sainte Vierge. C'eſt ſaint Bernard, également éloquent dans tout ce qu'il écrit, & ſolide dans tout ce qu'il traite; mais ſur tout toujours plein des ſentimens les plus affectueux & les plus tendres, lorſqu'il parle de l'amour, que nous devons avoir pour Dieu, & pour la Sainte Vierge.

Il faudroit aimer l'un & l'au-

tre comme lui, pour en parler comme lui. On ne peut lire ses Ouvrages sur l'un & l'autre sujet, sans entrer dans les sentimens, dont il étoit pénétré. C'est le fruit qu'en ont tiré, & qu'en tirent encore tous les jours ceux qui les lisent dans le même esprit, dans lequel ils ont été écrits ; c'est aussi le fruit que je voudrois communiquer à ceux qui liront, & ce que j'ai déja écrit sur la solide & véritable dévotion envers la sainte Vierge, & ce que je commence à écrire sur l'Amour de Dieu, après un si grand & si saint Maître.

Voici ce qui a donné lieu à S.Bernard d'écrire sur l'Amour de Dieu un Traité particulier, qu'il intitule : *De deligendo Deo*.

Aimerie, Cardinal & Chancelier de l'Eglise Romaine, & ami particulier de S. Bernard, lui proposa plusieurs differentes questions, sur lesquelles il le prioit de lui communiquer ses lumieres & ses avis. Le saint Abbé de Clairvaux ne pouvant ni refuser, ni contenter entierement son ami, ne s'offrit à répondre que sur la seule question qui regardoit l'Amour de Dieu. Je vous écrirai sur cela, dit-il, tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inspirer; je préfere ce sujet à tout autre, & parce qu'il est plus de mon goût, *& sapit dulcius*, & parce qu'on peut en parler avec plus de sûreté, *& tractatur securius*. Et enfin parce qu'on en peut tirer plus de profit & d'utilité, *& auditur utilius*.

Ce sont à peu près les mêmes raisons qui m'engagent à parler de l'Amour de Dieu après saint Bernard. Car quoique je ne prétende pas n'user que de ses termes, ne développer que ses sentimens, & ne parler uniquement qu'avec lui, puisqu'au contraire je me propose de me servir des raisonnemens & des expressions des autres Peres & Saints Docteurs de l'Eglise ; on seroit étonné si en parlant de l'Amour de Dieu, j'oubliois les instructions & les sentimens de Saint Augustin, de Saint François de Sales, de Sainte Thérese, de tant d'autres, dont les exemples & les expressions sont capables de faire de si vives impressions sur nos cœurs.

J'avoüe cependant que S.

Bernard est mon principal guide & mon véritable maître, sur le sujet de l'Amour de Dieu, comme il l'a été sur celui de la devotion à la Sainte Vierge, après lui c'est Saint François de Sales.

Je ne puis dissimuler ici que je suis persuadé que tous ceux qui écrivent, qui prêchent, ou qui parlent de l'Amour de Dieu, éprouvent tout à la fois deux sentimens bien contraires, mais qui me paroissent véritablement inséparables : je veux dire, un sentiment de consolation, & un sentiment de désolation tout ensemble : on est consolé, que dis-je? on est charmé de parler sur un si grand sujet ; mais n'est-on pas également désolé de sentir que tout ce qu'on peut dire est beau-

coup au-deſſous du ſujet qu'on traite ?

Rien de plus grand, rien de plus néceſſaire, rien de plus avantageux, rien de plus conſolant que d'aimer & de faire aimer Dieu ; mais le moyen d'y réuſſir autant qu'on le ſouhaiteroit ; plus on l'aime, plus on voudroit l'aimer & le faire aimer.

Je lirai toujours avec un nouveau plaiſir l'Hiſtoire de ce Saint Solitaire, qui voulant s'inſtruire & apprendre quelque choſe d'édifiant, entra dans une Ecole de Théologie. Sa loüable curioſité fut bien mal ſatisfaite; car entendant parler de l'Amour de Dieu, entendant demander s'il falloit aimer Dieu; il ſortit tout indigné d'une pareille queſtion,

comme ſi c'étoit faire injure à Dieu, de demander s'il falloit l'aimer.

J'ai déja remarqué que le Sujet, que j'entreprends de traiter, ſeroit capable de décourager ceux, qui en écrivent. Pourquoi? parce qu'en écrivant, on ſent qu'on ne peut ni bien remplir tout ce qu'on attend ſur un pareil Sujet, ni bien expliquer ſes propres penſées.

Les ſeuls bienheureux qui aiment Dieu dans le Ciel pourroient parler dignement de ſon amour: en effet, s'il eſt impoſſible d'aimer, ce qu'on ne connoît pas, il eſt également impoſſible d'aimer parfaitement, ce qu'on ne connoît qu'imparfaitement: or le

moyen de parler parfaitement de l'amour d'un Dieu, que nous ne connoiſſons ici bas que fort imparfaitement. Maintenant, écrit S. Paul aux Corinthiens, nous voyons comme dans un miroir, ſous des figures énigmatiques; mais alors, c'eſt-à-dire, dans le Ciel, ce ſera face à face; maintenant je ne connois qu'à demi; mais alors je connoîtrai de la même maniere, que je ſuis connu. Oui, c'eſt alors, c'eſt dans le ciel, & ce n'eſt que dans le ciel qu'éclairés par la lumiere de gloire, que Dieu nous communiquera, nous le connoîtrons ce Dieu ſouverainement aimable; c'eſt alors, & ce n'eſt qu'alors, que découvrant ſes infinies perfections, nous comprendrons, combien il mérite d'être aimé,

mé, & que nous l'aimerons en effet, chacun ſelon ſes merites, & autant que nous devrons l'aimer.

Voilà ce qui a fait ſoupirer tant de ſaintes ames déja conſumées de ce beau feu, que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre; voilà, dis-je, ce qui les a fait ſoupirer avec tant d'ardeur, aprés ce ſéjour bienheureux, qui eſt à proprement parler le ſéjour de l'amour divin.

Combien ont gémi, & combien gémiſſent encore peut-être auſſi amerement, que David, ſur la longueur de leur éxil? Combien languiſſans dans cette vallée de larmes & dans cette terre étrangere ſe ſont écriés & s'écrient ſans ceſſe avec ardeur: que n'ai-je des

aîles comme la colombe? Je prendrois l'essor, je volerois dans le sein de mon Dieu; c'est là que je trouverois en l'aimant le repos heureux que je ne puis goûter sur la terre.

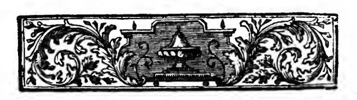
Il n'y a point de plus grand amour, nous dit Jesus-Christ, que de donner sa vie pour ses amis; c'est ainsi qu'il nous a aimez lui-même. Quel prodige d'amour dans un Dieu! pour qui? pour des hommes, pour des criminels, hélas pour tant d'ingrats insensibles à un si grand amour.

Que le sort des génereux Martyrs me paroît digne d'envie; ils ont été assez pénétrés de l'amour de leur Dieu pour se faire un plaisir & une gloire de l'aimer, comme il les a aimés, en lui rendant sang pour

ſang, & vie pour vie. Cependant qu'eſt-ce que le ſang, qu'eſt-ce que la vie d'un homme en comparaiſon du ſang & de la vie d'un Dieu? mais leur conſolation étoit de donner à leur Dieu, en mourant pour lui la plus grande marque de leur amour, qu'ils pouvoient lui donner, & la même, qu'ils avoient reçu du ſien. Hélas! ces tems fortunés ſont paſſés pour nous; certaines perſécutions durent encore, il eſt vrâi, & dureront toujours. On peut ſouffrir pour Dieu, mais il n'eſt plus de tyrans qui nous procurent la ſolide conſolation de mourir pour lui. Au moins vivons pour ſon amour, vivons autant que nous le pourrons de ſon amour, heureux ſi nous mourons dans ſon amour, plus

heureux si ne pouvant esperer de mourir pour son amour, nous pouvions mourir de son amour : *Fortis ut mors dilectio.* L'amour divin est fort comme la mort ; S. François de Sales dans son Livre admirable de l'Amour de Dieu, que le Pape Alexandre VII. appelle avec beaucoup de raison un Livre tout d'or, assûre que plusieurs personnes sont mortes de cette mort infiniment précieuse devant Dieu, en mourant de son Amour.

DE



DE L'AMOUR DE DIEU.



VOus me demandez, écrit S. Bernard à Aimeric, Cardinal & Chancélier de l'Eglise de Rome, vous me demandez pourquoi, & comment il faut aimer Dieu : *Quare & quomodò diligendus sit Deus ?* Je vous réponds en deux mots, qu'il faut aimer Dieu, parce qu'il est Dieu. *Causa diligendi Deum, Deus est.* J'ajoûte que la maniere

de l'aimer, c'eſt de l'aimer ſans meſure: *Modus diligere ſine modo*, c'eſt aſſez dire, ajoûte-t'il, & c'eſt tout dire quand on parle à un homme auſſi intelligent, que vous l'êtes; mais je ſuis redevable à ceux-mêmes qui n'ont pas l'eſprit auſſi pénétrant que vous: ainſi ſans chercher à traiter cette grande matiere d'une maniere trop profonde, je tâcherai de la rendre également intelligible & utile à tout le monde.

Voilà quel eſt le plan du Traité que S. Bernard envoye à ſon ami ſur l'amour de Dieu: c'eſt auſſi ſur un ſi riche fonds que je prétends travailler; & ce qui fera tout le ſujet, toute la matiere de l'ouvrage, que je commence ſur le plus grand & le premier Commandement. Heu-

reux, si, en développant ce divin précepte, je puis contribuer à le faire remplir, & si je profite moi-même des sentimens, que Dieu m'inspirera, pour allumer dans les cœurs le feu de son divin Amour.

J'entre donc avec & après S. Bernard dans l'explication de la raison, qui doit servir de motif à notre amour envers Dieu. Quelle est-elle ? Dieu-même ; car il faut l'aimer parce qu'il est Dieu : *Quia Deus est.*

Raison, qui en comprend deux autres. Car s'il faut aimer Dieu, parce qu'il est Dieu : rien de plus juste en soi que cet amour : *Nihil justius*, & rien en même temps de plus avantageux que cet Amour *Nihil fructuosius.*

Rien de plus juste que d'aimer Dieu, parce qu'il est Dieu,

Car qui dit, Dieu, dit un Etre infiniment parfait, un Bienfaiteur magnifique, & enfin un Maître souverain, à qui toute créature doit une entiere obéissance.

L'Amour est toujours l'effet de l'estime ; le cœur ne se porte point de lui-même vers un objet, que l'esprit méprise, ou dont le mérite lui est inconnu. Non, rien ne nous paroît digne de notre amour, que ce que nous jugeons digne de notre estime ; & nous ne la donnons qu'à proportion, que nous découvrons plus ou moins de perfection dans les sujets que nous connoissons.

Sur ce principe, qui devons-nous plus aimer, que Dieu ? Car qui mérite davantage notre estime, qu'un Etre infiniment par-

fait? C'eſt ici, que toute langue humaine, & angélique même doit ſe taire, & ſe contenter d'adorer dans un reſpectueux ſilence ce que nulle créature ne peut ni comprendre, ni expliquer. Que la Cour céleſte, & tous les eſprits bien-heureux, pénétrés de la grandeur de Dieu, & abîmés dans la vûe de ſes divines perfections, s'écrient ſans ceſſe avec autant d'étonnement, que de reſpect, s'écrient, dis-je, dans le tranſport de leurs propres ſentimens : Saint, Saint, Saint; c'eſt par où ils peuvent adorer, & célébrer ce qu'ils ne peuvent parfaitement comprendre. Que l'Ange vengeur de la gloire de Dieu s'éleve contre des eſprits rébelles & jaloux d'une grandeur, qu'ils prétendent égaler;

par où les confond-il ? par cette ſeule parole : Qui eſt égal à Dieu ? *Quis ut Deus ?* Si tout ce qu'il y a de plus éclairé dans le Ciel, ne l'eſt pas aſſez, pour faire connoître tout l'amour, que Dieu mérite, en faiſant connoître toutes ſes perfections ; quel parti peut prendre l'homme ſur la terre, que de faire connoître Dieu plûtôt par ce qu'il n'eſt pas, en éloignant de cet Etre ſouverainement parfait juſqu'aux moindres imperfections, qu'en nous en découvrant ſes perfections infinies. Non, Dieu ne ſeroit pas Dieu ſi nous le pouvions comprendre.

Il n'appartient, qu'à lui ſeul, de ſe connoître, & de ſe faire connoître, mais toujours d'une maniere proportionnée à la foibleſſe de l'eſprit humain, trop

borné pour percer dans cette lumiere inacceſſible, ſelon l'expreſſion de S. Paul, où Dieu fait ſa demeure. Or voici ce qu'il nous apprend de lui-même, & par où il nous donne une idée de ſa grandeur & de ſes perfections.

Il ordonne à Moïſe d'aller parler de ſa part à Pharaon, pour faire ſortir de l'Egypte les enfans d'Iſraël, qui ſont ſon peuple; & d'aller enſuite parler aux enfans-mêmes d'Iſraël. Mais, dit Moiſe à Dieu, quand je leur aurai dit: Le Dieu de vos peres m'a envoyé vers vous: s'ils me demandent, quel eſt ſon nom? Que leur répondrai-je? Le Seigneur dit à Moiſe: je ſuis celui qui ſuis: *Ego ſum qui ſum.* Voici donc ce que vous direz aux enfans d'Iſraël: Celui qui

est, m'a envoyé vers vous : *Qui est, misit me ad vos.* Voilà parler en Dieu, mais en Dieu, qui peut seul, & comprendre, & expliquer toute la signification de ses divines expressions, & par conséquent tout l'amour, qu'il mérite par ses infinies perfections.

Si je tâche, mon Dieu, selon la foible portée de mon esprit, & éclairé de vos lumieres, de me déveloper à moi-même vos divines paroles ; ce n'est point que je sois assés présomtueux, pour oser me flatter, d'en pouvoir pénétrer tous les sens mystérieux ; mais c'est uniquement, pour allumer de plus en plus dans mon cœur le feu de votre amour par la vûe de vos grandeurs & de vos perfections.

Dieu, est celui qui est ; il est

donc tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait, il l'eſt par lui-même, il l'a toujours été, & le ſera toujours : il eſt indépendant de tout, au lieu que tout dépend de lui ; il n'a beſoin de perſonne ; mais quel beſoin n'avons-nous pas tous de lui ? Je l'ai dit ſouvent au Seigneur, ce ſont les paroles de David : Vous êtes mon Dieu, & vous n'avez aucun beſoin de mes biens.

Dieu eſt par lui même ce qu'il eſt, & toutes choſes ont été faites par lui. Il n'a eu beſoin que d'une ſeule parole pour tirer du néant tout ce monde viſible : *Dixit & facta ſunt.* Il n'auroit pas même beſoin d'une parole, pour le faire rentrer dans ſon premier néant ; il ſuffiroit qu'il ceſſât de le conſerver. Il

n'y a jamais eû, il n'y aura jamais de bornes à sa toute-puissance ; elle n'en a jamais eû, & n'en aura jamais d'autres, que celles de sa divine volonté.

Dieu est celui, qui est; il est donc la grandeur même, devant qui tout ce qui est grand, disons mieux, tout ce qui nous paroît grand, est, comme s'il n'étoit pas : il est donc la Sainteté-même, devant qui toute autre sainteté, foible écoulement de la sienne, s'éclipse en quelque sorte, & s'évanoüit : il est donc la justice-même, également incapable, ou de laisser le mérite sans recompense, & le vice sans châtiment ; ou de ne pas proportionner la récompense à la vertu, & le châtiment au péché. Dieu est celui qui est : il est donc la sagesse

même qui prévoit tout ; qui pourvoit à tout, qui suffit à tout, qui régle tout, qui conduit tout, avec autant de force, que de douceur. Force, dit S. Bernard, toujours tempérée par la douceur ; douceur toujours soutenuë par la force : *Suaviter fortis & fortiter suavis.* Quelle grandeur dans Dieu ! & par conséquent quelle estime, quel amour ne mérite-t'il pas ?

Je suis celui qui suis: *Ego sum qui sum.* C'est ainsi que Dieu se définit lui-même : je suis celui qui suis; éternel dans ma durée, & pouvant mettre fin à tout ; immense dans mon étenduë, & qui borne tout ; pouvant tout changer, sans être sujet à aucun changement ; absolu dans mon pouvoir, & qui commande à tout ; toujours égal, tou-

jours patient, toujours redoutable dans mes vengeances, toujours magnifique dans mes récompenses ; loué ou méprisé, recherché, ou abandonné, servi ou offensé, haï ou aimé, je suis toujours celui, qui est, je suis toujours Dieu. Oui, vous l'êtes toujours, Seigneur, vous le serez toujours ; par conséquent toujours digne de toute mon estime & de tout mon amour. Hé ! que vous importe d'être aimé par une vile créature ? vous le méritez, vous le souffrez, vous le voulez, vous le commandez-même ; c'est par là que je comprends encore davantage, que vous êtes Dieu.

Je voudrois pouvoir parler de la grandeur de Dieu comme S. Augustin en parle au chapitre 4. du premier Livre de ses Confessions.

Qu'eſtes-vous donc, o mon Dieu, s'écrie ce Saint, dans le tranſport de ſon admiration,& de ſon amour ? Qu'êtes-vous ? Sinon le Dieu & le Maître de toutes les créatures; car y a-t'il un autre Dieu, que celui que nous adorons? C'eſt vous, Seigneur, dont la Majeſté ſuprême eſt accompagnée d'une ſuprême bonté; & qui n'avez pas ſeulement une très-grande puiſſance, mais une toute-puiſſance qui eſt infinie. C'eſt vous qui êtes également très-miſericordieux & très-juſte, &c. On peut lire ce Chapitre tout entier; on éprouvera en le liſant les mêmes ſentimens, dans leſquels S. Auguſtin l'a écrit.

Or tout ce qui eſt bon mérite d'être aimé; par conſéquent ce qui eſt ſouverainement

bon mérite d'être souverainement aimé; l'êtes-vous? mon Dieu, êtes vous souverainement aimé? Helas! quand le serez-vous? quand vous aimerai-je moi-même de la sorte?

On convient assez de ce principe, on convient que Dieu, par ses infinies perfections, mérite tout l'amour, dont un cœur peut être capable. *Nihil justius.* Cependant disent, ou au moins pensent bien des personnes, ce Dieu si grand & si parfait en lui-même, nous ne le voyons pas. Il n'a été vû, dit S. Paul, & même ne peut l'être d'aucun homme, pendant que des objets créés frappent agréablement nos sens, & par nos sens s'insinuent trop sûrement dans nos cœurs. J'en conviens, répond solidement S. Bernard,

nous ne voyons pas Dieu dans lui-même; mais ne voyons nous pas ses aimables ouvrages; le ciel, la terre, toutes ses créatures ne nous déclarent-elles pas l'amour que nous devons à leur Créateur, qui est aussi le nôtre? *Amabilia tua, & à cœlo, & à terra, & ab omni Creatura se mihi ultrò offerunt.* Elles nous frappent par tout les yeux, elles nous environnent de toutes parts; & par les perfections divines, qu'elles nous découvrent, que nous disent-elles? Elles n'ont toutes qu'un même langage. Pour moi, dit S. Augustin, tout ce que je vois, mon Dieu, me répete sans cesse que je dois vous aimer: *Cœlum & terra, & omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut amem te.* Les Cieux, dit David, pu-

blient la gloire de Dieu ; en exposant à nos yeux ce qu'ils contiennent de merveilles, ils nous apprennent quel est celui qui les a formés. Mais ne nous apprennent-ils pas en même-tems, combien nous le devons aimer : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Nous ne voyons pas Dieu en lui-même, il est vrai ; est-ce une raison capable de nous dispenser de l'aimer ? Mais ne connoissons-nous pas souvent combien il est aimable par les sentimens-mêmes dont il nous pénetre ? Je parle de certains sentimens secrets, & presque imperceptibles, qui s'élevent dans nos cœurs souvent au moment, que nous nous y attendons le moins ; au moment, où nous en sommes moins dignes ; le dirai-je, au moment-même, que nous

nous les craignons & que nous les évitons, en dissipant également & notre esprit,& les mouvemens de la grace. Qui n'éprouve pas au moins de temps en temps ces sortes de sentimens ? Car je ne parle pas de ceux qui sont plus rares, & qui ne sont ordinairement que le partage de ces ames également pénétrées de la grandeur des perfections de Dieu, & de son amour.

Quelles vûës de Dieu n'ont-elles pas ! quels sentimens ! quel goût ! il semble que Dieu se montre à elles, tel qu'il est : & de-là ces transports, cette vivacité, cette ardeur ; de-là ces larmes qu'elles répandent avec tant d'abondance & de douceur ; de-là ces soupirs, qu'un cœur touché, pénétré, rem-

pli, pouſſe ſans ceſſe vers ce divin objet, qui l'enflamme. Qu'êtes-vous alors, mon Dieu, pour ces ames toutes céleſtes ſur la terre-même! mais le monde entier qu'eſt-il pour elles? Qui leur parleroit des fortunes les plus opulentes, des dignités les plus éminentes; qui leur propoſeroit les plaiſirs les plus flatteurs & les plus piquans; verroient-elles les Sceptres & les Couronnes, les Royaumes & les Empires: vains appas, charmes inutiles pour un cœur, qui vous aime, mon Dieu, & qui par l'ambition la plus noble & la plus digne d'une ame Chrétienne, ne trouve que vous ſeul, digne de ſon amour.

Vous ne ſentez pas Dieu de la ſorte, direz-vous peut-être; hela! ne pourrois-je point ré-

pondre après & avec S. Paul, que l'homme animal, c'est l'expression de l'Apôtre, ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu; c'est une folie à son égard; il n'y peut rien comprendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge: je dis donc pour des ames spirituelles, que cette privation pourroit être, ou une épreuve de fidélité dans les uns, ou un châtiment d'infidélité dans les autres: épreuve, que ceux-là doivent souffrir avec soumission: châtiment, que ceux-ci doivent accepter dans un sentiment de pénitence.

Mais pourquoi le commun des Chrétiens n'est-il pas ordinairement si sensible à l'amour d'un Dieu infiniment parfait? c'est parce qu'ils le sont trop à

des perfections bornées, périssables, & mortelles; parce qu'on s'occupe peu de Dieu & de ses grandeurs ; parce qu'on n'en fait pas le sujet de ses réflexions les plus sérieuses, & que l'enchantement de la bagatelle obscurcit le vrai bien ; parce que le commerce du monde dissipe l'esprit, & éloigne d'une salutaire solitude, où Dieu nous parleroit au cœur. Qui goûte trop les douceurs sensuelles de l'amour du monde, peut-il être bien sensible aux douceurs spirituelles de l'amour Divin ?

Il est vrai que cette sensibilité d'amour n'est pas absolument nécessaire, & ne dépend pas uniquement de nous. Mais en manquons-nous pour nos amis, ou pour nous-même ? Ne permettez pas, mon Dieu, que vous soyez le seul,

pour qui, malgré des perfections si capables de charmer & l'esprit & le cœur, nous n'ayons qu'un attachement sec, & pour ainsi dire, indifférent.

Un mérite souverain & parfait n'exige-t'il pas toute l'estime de nos esprits, & toute l'affection de nos cœurs : *Nihil justius.*

Il faut néanmoins avoüer qu'une grandeur stérile, par rapport à nous, ne nous inspire pas toûjours un amour bien sensible. L'homme accoûtumé à s'aimer lui-même dans ce qu'il aime, est plus touché par les bienfaits qu'il reçoit, que par les perfections qu'il admire : il se pique sur-tout de reconnoissance ; & s'il aime ce qui mérite d'être aimé, sans en être aimé le premier, il aime encore da-

vantage, quand il éprouve les effets d'un amour généreux & bienfaiſant.

Sur ce ſentiment ſi naturel au cœur humain, quel amour, dit le ſaint guide, que je fais gloire de ſuivre, quelle reconnoiſſance Dieu ne mérite-t'il point! car juſqu'où nous a-t'il aimé! Juſqu'à ſe donner lui-même à nous. Quand? Lorſque nous étions plus indignes de ſon amour. *Quantum meruit de nobis, qui & immeritis dedit ſeipſum nobis.* Non, tout grand, tout puiſſant qu'il eſt, il ne pouvoit nous donner rien de plus précieux que lui-même. *Quid enim melius ſe ipſo poterat dare; vel ipſe?*

Il faut donc aimer Dieu, parce qu'il nous a aimé le premier. *Quia ipſe prior dilexit nos.*

Qui donc nous a aimé ? *Quis?* N'eſt-ce pas ce Dieu à qui tout Eſtre créé eſt obligé de rendre la même juſtice, que David lui rendoit, lorſqu'il lui diſoit: Vous êtes mon Dieu, & vous n'avez nul beſoin de mes biens. Mais en nous aimant qu'a-t'il aimé ? *Quos?* Nous qui ne ſommes devant lui que cendre & pouſſiere : il nous a aimé ſans autre motif de ſon amour, que ſon amour-même ; il nous a aimé, lorſqu'étant ſes ennemis, nous n'étions dignes que de ſa haine. Enfin juſqu'où eſt allé ſon amour libéral, généreux, & ſi je l'oſe dire, en quelque ſorte prodigue ? *Quantum?* Juſqu'à nous donner ſon Fils unique ; juſqu'à ne le pas épargner ; juſqu'à le livrer pour nous à la mort. Comment, dit S. Paul ;

ne nous auroit-il pas donné toutes choses avec lui? Voilà en même-temps, ajoûte S. Bernard, jusqu'où le Fils-même nous a aimé. Non il n'y a point de plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis. C'est ainsi, conclut le même Pere, que le juste a merité l'amour des impies : *Sic meruit justus ab impiis*. C'est ainsi que le Très-Haut a mérité l'amour des petits : *Summus ab infimis*. C'est ainsi que le Tout-Puissant a mérité l'amour des foibles : *Omnipotens ab infirmis*.

Le même Pere dans une courte récapitulation & en six paroles renferme tout ce que je viens de dire après lui. *Ipse prior dilexit nos*. Dieu nous a aimé le premier : *Tantus*. Lui qui est si grand : *Et tantùm*. Jusqu'à quel excès

excès nous a-t'il aimés ? *gratis.* Il nous a aimés d'un amour entierement gratuit. *Tantillos & tales.* Il nous a aimés, nous si petits & si criminels devant lui.

Si Dieu n'est pas aimé des Anges par le même motif, c'est encore une réflexion de S. Bernard, c'est parce qu'ils n'ont pas eu besoin de ce même effet de son amour. Il l'a accordé aux hommes dans leur extrême nécessité, il a preservé les Anges d'une pareille nécessité ; merite-t'il moins par là d'en être aimé ?

En finissant ce que j'ai dit de l'amour que nous devons à Dieu, en reconnoissance de celui qu'il nous a marqué, sur-tout lorsqu'il a sacrifié son Fils unique pour nous, je ne puis m'empê-

cher de faire une réflexion qui est, à peu de chose près, toute entiere de S. Bernard, la voici.

Si un Roi, si un Grand, me démêlant dans la lie du peuple le plus vil & le plus obscur, me prévenoit par bonté, sans avoir besoin de moi, ni de mes services : si sans avoir éprouvé de ma part, ni attachement, ni fidelité, ni respect, n'ayant reçu au contraire que mépris & insultes d'un sujet toûjours révolté & toûjours ingrat : en un mot, si ne méritant que les effets les plus terribles de sa juste indignation, il livroit au supplice, que j'ai souvent merité, l'unique héritier de sa Couronne, pour racheter ma vie aux dépens de celle de son propre Fils, digne objet de toutes ses complaisances ; enfin si par cet-

te conduite pleine d'une bonté inoüie, il ne prétendoit que gagner mon cœur, & m'engager à l'aimer : serois-je digne de vivre, si je lui refusois un amour merité à si grands frais ? Voilà ce que vous avez fait pour moi, mon Dieu, voilà l'excès, le prodige de votre amour. Aimé de la sorte, je vous refuse mon amour, voilà l'excès, le prodige, de mon ingratitude.

De ce bienfait vraiment divin, & si capable d'exciter notre amour pour Dieu ; S. Bernard passe aux biens, qui regardent également le corps & l'ame, qui sont de nouveaux & continuels motifs de notre amour envers notre Souverain & continuel bienfaiteur. C'est par lui, que nous vivons ; par lui, que nous voyons ; par lui, que

nous respirons. Je ne parle ici que des biens les plus nécessaires pour le corps ; ceux, que Dieu communique à notre ame, sont bien plus excellents. Tels sont la liberté, la science, la vertu. Quel orgueil, quel crime seroit-ce d'user de ces biens comme si on les avoit de soi-même ? Quelle ingratitude d'usurper la gloire, qui n'appartient qu'à celui, de qui nous les avons reçus, & de ne le pas aimer ?

Qu'avez-vous, dit Saint Bernard après S. Paul, que vous n'ayez reçu ? que si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous glorifiez, comme si vous ne l'aviez pas reçu ? C'est de Dieu, que nous tenons la vie, le mouvement, & l'être, son bras puissant nous a formés, & nous

conſerve. C'eſt par lui que nous ſommes ce que nous ſommes. Quel amour ne devons-nous point, & à notre Créateur, & à notre conſervateur? faut-il pouſſer l'ingratitude, juſqu'à tourner contre lui-même ſes propres dons. *Hæccine reddis Domino popule ſtulte & inſipiens?* Eſt-ce ainſi, peuple ingrat & inſenſé, que vous lui marquez votre reconnoiſſance? n'eſt-ce pas lui, qui eſt votre pere, qui vous a fait, & qui vous a crée? *Nonquid non eſt pater tuus?* Vous avez abandonné Dieu, qui vous a donné là vie. *Deum qui te genuit dereliquiſti:* Et vous avez oublié le Seigneur, qui vous a crée. *Et oblitus es Domini creatoris tui.*

Puiſque tout ce que nous ſommes & tout ce que nous a-

vons, est un effet de l'amour de Dieu à notre égard, ne doit il pas être en même-temps un motif de notre amour envers un si grand & si magnifique bienfaiteur?

De-là S. Bernard conclut avec raison, que l'infidele-même, qui ne connoît pas Jesus-Christ, mais qui se connoît lui-même, est inexcusable, s'il n'aime Dieu, l'auteur de tous les biens, dont il se voit comblé, ou par rapport au corps, ou par rapport à l'ame; pourquoi? parce qu'il ne sçauroit ne pas entendre la voix secrette de sa raison, qui lui crie sans cesse, qu'il doit aimer de tout lui-même, celui par qui il est tout ce qu'il est. *Quia ex toto se illum diligere debeat, cui totum se debere non ignorat.*

Des infideles S. Bernard passe aux Chrétiens, cette race choisie, comme parle S. Pierre, cette nation sainte, ce peuple gagné par conquête, que Dieu a appellé des ténébres à son admirable lumiére. Or, les Chrétiens, qui se sentent plus aimés de Dieu, ne doivent-ils pas l'aimer beaucoup plus que ceux, qui en ont été moins aimés ?

Pourquoi, mon Dieu, m'avez-vous plus aimé que tant d'autres, qui sont nés dans le sein de l'idolâtrie, & dans les ténébres de l'ignorance ? helas peut-être, plus réconnoissans que moi, auroient-ils été plus sensibles que moi à votre amour ? votre œil favorable m'a démêlé ; votre main également bien-faisante & puissan-

te, après m'avoir tiré du néant de la nature, m'a retiré du néant de votre grace; don, que je ne pouvois connoître alors, & que j'ai trop tard connu: don, que je n'ai pû mériter par aucun endroit, & dont vous sçaviez, que je devois si souvent & si criminellement abuser. Vous avez fait luire sur moi la lumiére de la justice: le soleil de l'intelligence s'est levé sur moi. C'est l'effet particulier & le prix du sang de votre Fils, qui a été répandu pour moi. Ai-je pû, ou le méconnoître, ou l'oublier? mais ai-je pû ou y être indifférent, ou le mépriser même par une conduite pleine de la plus noire ingratitude?

Si comme le reste du monde

je me dois tout entier à Dieu pour m'avoir crée, pour m'avoir formé, pour m'avoir fait naître ; *si totum me debeo pro me facto:* Que ne vous dois-je point, mon Dieu, pour m'avoir fait naître une seconde fois, pour m'avoir fait renaître de l'eau & de l'esprit ? *Quid addam jam & pro refecto, & refecto hoc modo?* Vous n'avez eu besoin, que d'une parole : il ne vous en a pas fallu davantage, pour tirer le monde entier du néant: mais pour me regenerer, que n'avez-vous point dit ? *In reficiendo, profecto & dixit multa.* Que n'a point fait mon aimable Sauveur : *& gessit multa* ? que n'a-t'il point souffert ? *& pertulit dura* ? Il a souffert non-seulement les tourmens les plus cruels, mais les plus indignes

affronts ; *nec tantum dura, sed & indigna.*

Que rendrai-je donc à Dieu ? quel amour ne mérite point un si prodigieux amour ? Dieu dans son premier ouvrage m'a donné moi-même à moi-même, *in primo opere me mihi dedit.* Dans le second il s'est donné lui-même *in secundo se* : Et en se donnant, il m'a rendu moi-même à moi-même ; *Et ubi se dedit, me mihi reddidit.* En deux mots Dieu m'a donné & rendu moi-même à moi-même, *datus ergo & redditus.* Pour ces deux signalés bienfaits, que rendrai-je à ce Dieu de bonté ? mais que lui rendrai-je pour s'être donné lui-même à moi ? *quid Deo retribuam pro se ?* Quand je pourrois me sacrifier mille fois pour son amour, eh ! que suis-

je, pour un Dieu? *quid sum ego ad Deum?*

Si on doit tant de reconnoissance à Dieu pour être né dans la religion Chrétienne, combien le doivent aimer ceux, qu'il a, ou retirés, ou préservés de l'abîme de l'erreur: erreur qui a fait échoüer de tout temps, & qui fait encore briser tous les jours tant de personnes contre les écueils inséparables de toute profane nouveauté. Combien le doivent aimer ceux, que sa grace rend dociles à la voix, aux ordres, aux décisions de son Eglise? Cette Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais; cette épouse fidelle de l'esprit saint, toûjours éclairée de ses divines lumiéres; cette guide sûre, qui ne peut ni se tromper

ni nous tromper, ni s'égarer; ni nous égarer. Si une orgueilleuſe raiſon n'aveugloit pas les ennemis de cette Egliſe, j'appellerois volontiers en témoignage contre eux leur raiſon même. Car eſt-il raiſonnable de refuſer à l'Egliſe une humble ſoumiſſion, pendant qu'ils ſe ſoumettent baſſement, ſervilement à des hommes qui n'ont rien au-deſſus d'eux, qu'une fauſſe ſcience, qui enfle; ou qu'une piété fardée, qui éblouït. La véritable piété peut-elle ſe trouver, où manque la véritable humilité, la véritable foi? Pour piquer de plus en plus notre réconnoiſſance, pour exciter de plus en plus notre amour envers ce Souverain bienfacteur, qui nous a fait ou naître, ou entrer dans la Religion Chrétien-

ne & Catholique, rappellons cette ſuite infinie de graces, par où il a accompagné celle de notre vocation.

Graces extérieures & intérieures. Celles-là ſans celles-ci auroient été inutiles : graces qui ont éclairé notre eſprit, graces qui ont touché nos cœurs. Combien de ſaints artifices cette grace n'a-t'elle pas employés ? combien de moïens n'a-t'elle pas mis en œuvre ? Soit pour nous affermir dans le bien, ſoit pour nous y faire avancer, ſoit pour nous affranchir du triſte joug du démon, de ſorte même, pour uſer des termes de S. Paul, qu'où le péché a été abondant, la grace y a été ſuperabondante ; grace qui s'eſt ſervie des différentes conjonctures, des différens évenemens,

de notre caractére propre, de nos défauts-mêmes, & du souvenir de nos iniquités, pour nous convertir, pour nous sanctifier, pour nous perfectionner: elle s'est faite à notre humeur, elle nous a pris par notre foible. Eh! que le Seigneur, dit David, est bon, tendre, patient & misericordieux. S. Paul est ardent & bouillant, Dieu le terrasse, & d'un persécuteur, il en fait un Apôtre: S. Pierre est plus doux, plus moderé, J. C. jette sur lui un régard misericordieux & il le convertit: l'adversité fait rentrer Manassés dans lui-même. Un reproche vif fait ouvrir les yeux à David, aveuglé dans son crime: la Samaritaine dans une rencontre imprévûë, trouve, connoît, & adore son Sauveur:

Magdelaine eſt attirée par un ſentiment d'amour ; la femme adultere, par un ſentiment de reconnoiſſance : la grace patiente ne ſe rebute point des continuels retardemens de S. Auguſtin. J'aime mieux renvoyer chacun à ſon expérience & à ſon cœur, que d'entrer dans un plus grand détail : tel qui lit ce que la grace me ſuggere, peut-être pour lui-même, ſe reconnoît, ou plûtôt reconnoît les bontés d'un Dieu, qui mérite tout ſon amour par la plus juſte gratitude, *nihil juſtius.*

Rien donc de plus juſte, conclut S. Bernard, que d'aimer Dieu, & parce qu'il eſt ſouverainement parfait, & parce qu'il eſt ſouverainement bienfaiſant, mais ce Dieu également parfait

en lui-même, & liberal à notre égard, mérite-t'il moins notre amour par son suprême domaine, & n'est-il pas juste de lui obéïr en ce point? *Nihil justius.*

Jesus-Christ malignement interrogé par unScribe,qui cherchoit à le surprendre dans ses réponses, & qui crut lui tendre un piége sûr, en lui demandant quel étoit le premier de tous les Commandemens, Jesus lui répondit, empruntant ces paroles de Moyse, écoutez Israël, le Seigneur votre Dieu, est le seul Dieu. *Audi Israël, Dominus Deus tuus, Deus unus est.* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, *diliges Dominum Deum tuum* : Voilà le premier de tous les Commandemens.

Aimer Dieu, c'est ce qui devroit

vroit faire toute l'occupation d'un cœur Chrétien. Mais ce Dieu,que nous devrions aimer ſeul, n'eſt-il point le ſeul, que nous n'avons peut-être jamais veritablement aimé ? Nous devrions nous y porter de nous-mêmes. Mais quelle confuſion ? il faut qu'un Dieu parle, qu'il commande, qu'il menace-même, pour obliger l'homme à l'aimer ; l'homme, dis-je, qui eſt l'ouvrage de ſa toute-puiſſance, & dont le cœur formé, de la main de Dieu, n'a été formé en effet que pour Dieu ſeul. Que vous ſuis-je donc, Seigneur, s'écrie S. Auguſtin, pour m'honorer d'un commandement auſſi doux & auſſi agréable, qu'eſt celui de vous aimer ? Pour ne pouvoir ſouffrir même, que j'y manque ſans vous met-

tre en colére contre moi, & sans me menacer des plus grandes miséres. *Et mineris in gentes miserias, si non amem te.* Hélas, Seigneur, n'est-ce pas une assez grande misére de ne vous point aimer? *Parva ne ipsa est, si non amem te.* Pourquoi faut-il que la crainte serve de motif à mon amour! *An timor in adjutorium amoris excitandus fuit!*

Si vous m'aviez défendu de vous aimer, Seigneur, pourrois-je me plaindre d'une pareille défense? Qu'est-ce que le sacrifice de mon cœur pour un Dieu? mais si vous m'aviez seulement permis de vous aimer, je devrois admirer votre condescendance, & reconnoître votre bonté par le plus parfait attachement. Mais vous m'ordonnez de vous aimer, il

faut être ce que vous êtes, pour me faire un pareil commandement : & il faut être ce que je suis, pour refuser d'y obéir.

Les Dieux des Payens veulent être craints des hommes, qui les adorent : le Dieu des Chrétiens en veut être aimé : quelle différence !

Le cœur humain se porte de lui-même vers les objets, qu'il devroit beaucoup plus craindre, qu'aimer, parce qu'ils ne sont capables, ou que de le gâter & le corrompre, ou au moins de le partager, de le diviser, & par là le rendre peu digne de Dieu. Mais quand il s'agit de vous aimer, Seigneur, à peine vos promesses, vos menaces, votre commandement-même le plus exprès & le plus positif, peuvent-ils nous y déterminer.

Faites-moi enfin comprendre toute la force & toute l'obligation de votre précepte : mais rendez-y mon cœur sensible, afin qu'en vous aimant, je puisse mériter d'être aimé de vous.

Voici donc le premier Commandement, *diliges Dominum Deum tuum.* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. C'est un maître qui parle, & qui commande, *Dominum.* C'est un Dieu, *Deum.* Mais c'est votre maître & votre Dieu. *Tuum.* C'est donc le Créateur qui parle, à qui? à sa créature, dont toute l'essence consiste dans la dépendance, qu'elle a de ce premier Estre, par qui elle est tout ce qu'elle est; en sorte qu'elle cesseroit d'être, si elle pouvoit cesser un seul moment, de dépendre de Dieu. Mais Dieu ne de-

mande pas seulement de nous cettedépendance nécessaire,qui est attachée.à notre être,& qui en est inséparable : il veut une dépendance libre & volontaire ; une dépendance qui soit en quelque sorte de notre choix. Maître de nosvolontés,il pourroit, s'il le vouloit, nous forcer à obéir, & faire plier malgré nous nos têtes orgueilleuses sous le poids& le joug de sa suprême autorité.Mais non.Dieu ne veut faire aucune violence : il ne veut imposer aucune nécessité au cœur de l'homme : il commande, il est vrai, & il commande en maître ; il veut être obéi & aimé, mais il veut être librement obéi & aimé.

Je ne puis, mon Dieu, qu'admirer la profondeur de vos conseils. Non, je ne me plain-

drai point de ce que vous m'avez laissé ma liberté ; mais je pleurerai très-amerement le mauvais usage que j'en ai fait : vous aimer nécessairement dans ce monde, ce seroit vous aimer sans mérite pour l'autre. Avec le secours de votre grace, vous serez obéi, Seigneur, vous serez aimé, mais vous serez librement obéi, & aimé.

Dieu commande à l'homme de l'aimer, c'est, dit J. C., le plus grand & le premier commandement, *hoc est maximum & primum mandatum.* C'est donc une loi, mais une loi étroite, une loi rigoureuse, une loi aussi ancienne que le monde même. Dès qu'il y a eu des hommes, Dieu, leur Créateur, a voulu en être aimé ; & tant qu'il y aura des hommes, il veut, & il

le veut indispensablement, que ces hommes l'aiment. Loi commune à tous les états, à toutes les conditions, à tous les rangs, en un mot commune à tout ce que Dieu a formé d'êtres raisonnables & capables de l'aimer, soit Anges, soit hommes. Tellement que sans ce divin amour, tout ce qu'il y a d'esprits bienheureux dans le Ciel, seroient changés tout à coup, & comme transformés en autant de réprouvés ; & que sans ce même amour tout ce qu'il y a eu d'hommes sur la terre, tout ce qu'il y en a, tout ce qu'il y en aura, ne pourroient plus être aux yeux de Dieu que des objets de colére & d'abomination, exposés à ses vangeances les plus terribles, & reservez à ses châtimens éternels. *Hoc est*

mandatum. Il faut que vous ayéz bien connu, mon Dieu, l'insensibilité & l'ingratitude du cœur de l'homme à votre égard, pour lui faire de votre amour un commandement.... Mais non, bonté divine, c'est une réflexion de S. François de Sales, c'est afin que votre grandeur, ni notre bassesse, ni aucun autre prétexte ne nous empêchât de vous aimer. Vous nous le commandez cependant : l'homme trop insensible aux bontés de son Dieu, & trop indocile à ses ordres, prodigue son cœur, à qui ? à qui ne le merite pas, à qui ne le demande pas, à qui souvent-même le refuse & le méprise.

Non-seulement c'est une loi, mais c'est la premiere de toutes les Loix. *Primum mandatum.*

tum. Qu'est-ce à dire, la premiere Loi ? C'eſt-à-dire, la Loi qui doit être prémiérement obſervée, & avant toutes choſes ; tellement qu'en toute conjoncture, en toute occaſion, en toute affaire, quelque interêt d'ailleurs qui s'y trouve mêlé, & qui puiſſe entrer en concurrence avec cette Loi, il faut qu'elle l'emporte ſur tout, & que tout lui cede, puis qu'autrement elle ne ſeroit point la premiere Loi. *Primum mandatum.* Enfin cette Loi, cette premiere loi, eſt encore la Loi par excellence, la grande Loi, *maximum mandatum.* Ce terme nous fait ſentir la ſuperiorité de cette Loi, & la préférence, qui lui eſt dûë, enſorte que tout le reſte lui étant ſubordonné, il faut que tout, ou s'y conforme,

& s'y accommode, ou soit abandonné & sacrifié, *hoc est maximum & primum mandatum.* Mais ai-je rien sacrifié jusques à présent à cette premiere, à cette grande Loi? ou plûtôt à quoi ne l'ai-je pas sacrifiée elle-même? combien de fois la passion m'a-t'elle fait une loi contraire à la Loi de mon Dieu? Celle-là a été pour moi la grande Loi; celle-ci ne m'a pas même tenu lieu de loi. O Dieu, ô maître souverain, à qui toute créature obéit, n'y aura-t'il que l'homme indocile à vos ordres? Mais à quels ordres? Aux ordres les plus absolus de votre part, & les plus salutaires pour lui. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, encore une fois c'est là le plus grand commandement, je dis le plus grand, par rapport à son

objet; quel est-il? Dieu-même, *diliges Dominum Deum tuum.* Le plus grand par sa nécessité; sans l'amour de Dieu rien d'utile pour le salut. *Nihil prodest.* Le plus grand par son excellence, la charité est la plus noble de toutes les vertus. *Major autem horum est charitas.* Le plus grand dans son étenduë; car on peut & on doit dire, à l'égard de tous les autres préceptes, ce que S. Paul dit de l'amour du prochain, que la plénitude de la Loi à son égard, consiste dans l'amour, qu'on a pour lui. *Plenitudo legis est dilectio.* Le plus grand par sa facilité & sa douceur, *nihil sapit suavius*, dit S. Bernard. Le plus grand enfin dans sa durée n'ayant point plus de bornes, que l'éternité-même. La cha-

rité, dit S. Paul, ne périt jamais, *charitas numquam excidit.*

Non, rien de plus juste que d'aimer Dieu, il le mérite par ses perfections, il l'exige par ses bienfaits, il l'ordonne par son précepte. C'est donc d'abord un amour de justice, que nous devons à ses perfections : c'est ensuite un amour de réconnoissance, que nous devons à ses bienfaits : enfin c'est un amour d'obéissance, que nous devons à son précepte. Qui pourroit refuser à Dieu ce qui lui est dû par tant de titres ? Qui pourroit ou s'en dispenser, ou en dispenser les autres ? peut-on, ou penser véritablement, ou dire serieusement, que les Souverains Pontifes, que l'Eglise même, cette Eglise maîtresse, enseignante, instruisante, je veux

dire le corps des premiers Pasteurs unis à leur chef, prononcent & décident contre l'amour que l'homme doit à son Dieu, que ceux, qui font gloire de suivre les sentimens, & de se soumettre aux décisions de cette Eglise, pensent dès lors contre l'amour de Dieu? Que des esprits peu éclairés, séduits & trompés écoutent & croient sur cela des maîtres mal intentionnés & rebelles à l'Eglise; peut-on trop les plaindre? mais que des hommes, qui d'ailleurs ne sont pas sans lumiéres, que des hommes habiles, ou qui le devroient être, & qui se flattent peut-être trop de l'être, que ces hommes, dis-je, prétendent voir, ce qu'ils ne peuvent voir en effet, puisqu'il n'y fut jamais, & qu'il ne peut y

être; qu'ils débitent le contraire de ce qu'ils pensent, ou de ce qu'ils penseroient, s'ils vouloient se donner la peine de s'instruire sans prévention, n'est-ce pas donner de tristes, de déplorables preuves, & de leur orgueil, & de leur peu de religion? Quels guides à suivre, quels maîtres à écouter? Saint Paul dit anathême à qui n'aime pas notre Seigneur Jesus-Christ: disons également anathême, à qui ose dire, qu'il ne faut pas aimer Dieu. Qui refuse de l'aimer sur la terre, peut-il esperer de l'aimer dans le Ciel? Anathême à ceux, qui disent, que l'Eglise décide, ou puisse jamais décider rien de contraire à l'amour, que l'homme doit à son Dieu. Et je puis bien emprunter ces paroles de S.

Paul aux Galates ; quand ce ſeroit nous-mêmes,qui vous annoncerions un autre Evangile, que celui que nous avons annoncé, ou quand ce ſeroit un Ange venu du Ciel ; qu'il ſoit anathême. *Anathema ſit.*

Si rien n'eſt plus juſte que d'aimer Dieu, *nihil juſtius* ; rien auſſi, ajoute S. Bernard, n'eſt plus avantageux, que ce divin amour, *nihil fructuoſius* ; car on n'aime point Dieu ſans récompenſe : la vraye charité n'eſt point inutile, mais détachée de ſes propres interêts : elle n'eſt point mercenaire ; c'eſt une affection, ce n'eſt point un contrat, *affectus eſt non contractus.* Cependant quoi que le divin amour ne cherche point de récompenſe, il en merite, *non requirit, ſed meretur.* Il en mérite,

& où le trouve-t'il ? dans l'objet même qu'il aime, *habet præmium, sed id quod amatur.* Non nous n'aimons point Dieu sans recompense. Elle est proposée à celui qui ne l'aime pas encore. Elle est dûe à celui, qui persevere dans ce divin amour. Recompense également sure & salutaire, seule capable de contenter un cœur jaloux de trouver son bonheur dans son amour même. La raison seule, continue Saint Bernard, nous empêche d'être contents, quand nous préferons avec quelque sorte de justice ce qui nous manque, à ce que nous possedons. Considerez les prétendus heureux du monde, les Grands, les Riches du monde, sont-ils contents ? Non. Pourquoi ? Parce qu'ils aspirent toujours à une plus

grande félicité, à de plus grandes dignités, à une plus grande opulence. La raison essentielle de leur mécontentement est, que rien de créé, n'étant leur véritable fin, ne peut, je ne dis pas les rassasier, mais temperer même, ni moderer leurs desirs. Si au lieu de se donner tant de mouvemens superflus; si au lieu de se consumer par tant de reflexions, de desirs, de projets inutiles, ils se tournoient vers Dieu, qui seul leur manque, & avec qui seul le vrai bonheur leur manque, ils s'écrieroient avec autant d'ardeur & de justice que le Prophête Royal, *mihi autem adhærere Deo bonum est.* Que d'autres cherchent hors de Dieu un bonheur, qu'il peut seul procurer à un cœur, qu'il n'a fait que pour lui; qu'il mé-

rite ſeul, & dont il veut bien être jaloux : qu'ils volent pour ainſi dire, d'objets en objets ; ils cherchent dans les créatures un bien qu'elles n'ont pas. Comment pourroient-elles le faire gouter ? Pour moi, détrompé par la foy, par la raiſon même & par ma propre experience, *mihi autem*, je ne puis gouter que Dieu, je ne puis m'attacher qu'à Dieu ; je ne puis aimer que Dieu, *adhærere Deo bonum eſt.* Comme il eſt ſeul le centre de mon bonheur, il eſt auſſi le ſeul objet de mon amour. Eh que puis-je aimer ſur la terre, ſi ce n'eſt vous, ô mon Dieu ? o Dieu de mon cœur, ô Dieu, mon partage pour jamais ! *Deus cordis mei & pars mea Deus in æternum.*

S. Bernard ne parloit point

par expérience du vuide des choses de la terre, incapables de contenter un cœur, il ne les avoit jamais aimées : mais une heureuse experience le rendoit éloquent sur le solide bonheur, que l'amour divin repand dans les cœurs, qu'il remplit ; & c'est ce qui lui faisoit dire avec beaucoup de raison, que rien n'est plus avantageux que d'aimer Dieu, *nihil fructuosius*.

S. Augustin avoit éprouvé l'une & l'autre verité. Aussi après avoir enfin tourné son amour vers Dieu, pleurant amerement les premiers égaremens de son cœur, & regrettant sans cesse d'avoir connu & aimé si tard son Dieu, *sero te amavi*, il lui rend avec autant de reconnoissance, que de justice le témoignage que tout le monde

lui rendroit avec lui, si tout le monde commençoit à aimer Dieu, comme lui : vous nous avez fait pour vous, Seigneur, *fecisti nos ad te Deus :* Et notre cœur sera toujours dans une inquiette agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous, *& irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Malheur, dit ailleurs le même Pere, goutant cet heureux calme, qu'il avoit cherché inutilement hors de Dieu, malheur à l'ame témeraire & audacieuse, *væ animæ audaci*, qui en s'éloignant de vous, Seigneur, a pû se flatter de trouver quelque chose de meilleur que vous : elle a beau se tourner de tous côtés elle ne trouvera par tout, que des inquiétudes & des déplaisirs.

En effet, qu'est-ce que j'aime

quand j'aime mon Dieu? ce sont encore les paroles de cet ardent zelateur de l'amour divin, j'aime tout ce qu'il y a de beau, de doux, d'honorable, de parfait. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Mais encore qu'est-ce que cela? Je l'ai demandé à la terre, & elle m'a répondu, ce n'est pas moi. Tout ce qu'elle contient m'a fait la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abimes, aux poissons, à l'air que nous respirons, & ils m'ont répondu, nous ne sommes pas votre Dieu, *non sumus Deus tuus*. Cherchez-le au-dessus de nous, *quære supra nos*. Je l'ai demandé au Ciel, au Soleil, à la Lune, aux Etoiles; je me suis adressé ensuite à tous les objets, qui frapent mes sens; je

leur ai dit, puiſque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins, je vous prie, quelque choſe de lui. Ils ſe ſont tous écriés de concert, c'eſt lui qui nous a fait, *ipſe fecit nos.* J'ai interrogé tout l'univers ſur le ſujet de mon Dieu, il m'a répondu, je ne le ſuis point, c'eſt lui qui m'a créé Tous les hommes, continue S. Auguſtin, ſont capables de faire les mêmes demandes, afin de comprendre l'inviſible beauté de Dieu, par les choſes viſibles, qu'il a créées : mais comme ils s'attachent aux créatures, l'amour, qu'ils ont pour elles, les ſoumet à elles ; comment, leur êtant ainſi ſoumis, pourroient-ils en bien juger ? Il faudroit traduire tout le chapitre ſixiéme du dixieme livre des Con-

feſſions de Saint Auguſtin : ce chapitre eſt admirable,& bien capable de faire goûter Dieu & ſon amour, en faiſant ſentir, que ce n'eſt que dans lui, qu'on peut trouver un ſolide repos, parce qu'il eſt ſeul notre Dieu.

Heureux, dira-t'on, qui peut s'aſſurer d'aimer Dieu. On comprend aiſément, qu'un cœur ſûr de ſon propre ſentiment goûte cet heureux repos. Je ſçai qu'il eſt de la foy, que perſonne ne ſçait s'il eſt digne de haine ou d'amour ; je ſçai que des ames pures & innocentes n'oſent s'aſſurer qu'elles aiment Dieu, & qu'elles gemiſſent ſur cette incertitude, qui déchire leur cœur. Cependant, répond S. Bernard, comme beaucoup d'autres, nous avons des preuves conſolantes de no-

tre amour pour Dieu. N'eſt-ce pas aimer Dieu, que d'être un religieux obſervateur de ſes commandemens ? N'eſt-ce pas l'aimer, que d'être déterminé à tout ſouffrir, à tout ſacrifier plûtôt, je ne dis pas que de perdre ſa grace, mais que de lui déplaire dans la moindre choſe ? N'eſt-ce pas l'aimer, que d'être ſenſible à ſes interêts, & ſur les péchés, qui l'outragent, & ſur la gloire, qui lui eſt procurée? N'eſt-ce pas l'aimer, que de ſouffrir pour lui, comme victime de ſa volonté & de ſon amour, les croix, les perſecutions, les infirmités, les privations même, & la triſte incertitude, & d'en être aimé, & de l'aimer. Nous aurons lieu de parler dans la ſuite, de cette amere incertitude : j'avoue que je plains

plains fort ceux, qui dans ce triste état n'osent presque former un acte d'amour de Dieu. Comme si l'on pouvoit craindre de protester à Dieu qu'on l'aime par dessus tout, quand on en sent un témoignage écrit dans son cœur, qui n'est point démenti par la conduite.

Les François de Sales, les Thereses, & tant d'ames embrasées du feu sacré de ce divin amour n'étoient pas si timides, eux, qui se consumoient en soupirs, en protestations, en actes qui étoient autant de traits enflammés d'un cœur penetré & rempli d'amour pour Dieu. S. Pierre n'étoit pas si timide, quand il répondit à notre Seigneur qui lui demandoit s'il l'aimoit: oüi, vous le sçavez que je vous aime, *tu scis, quia amo*

te. S. Paul n'étoit pas si timide lors qu'il donnoit le defi à toutes les créatures, d'arracher de son cœur l'amour de Jesus-Christ : *certus sum* : je suis assuré, disoit-il, que nulle créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus-Christ notre Seigneur.

Saint Augustin lui-même n'étoit pas si timide quand il disoit à Dieu, oüi, Seigneur, je vous aime, & ce n'est pas avec doute, mais avec certitude que je sçai que je vous aime, *non dubia, sed certa conscientia amo te*.

Qu'il est avantageux de sentir ces impressions de l'amour de Dieu, de lui répeter sans cesse qu'on l'aime, n'éprouvant nulle autre peine que de ne l'aimer pas assez, *nihil fructuosius*.

De l'heureux & tranquile re-

pos que goûte une ame qui aime vraiment ſon Dieu, Saint Bernard paſſe aux conſolations qu'elle éprouve. Nous en avons déja parlé ; mais peut-on trop le faire, pour conſoler, animer, & encourager ceux, qui ſont tentez de quitter ce qu'ils ont éprouvé du côté de Dieu, pour chercher ce qu'ils n'ont jamais goûté du côté des créatures.

C'eſt ici, que Saint Bernard emprunte les paroles de David, qui dans ſes adverſités & ſes afflictions ne trouvant rien capable d'adoucir ſes peines, *renuit conſolari anima mea*, ſe tourne vers ſon Dieu, s'occupe de ſon ſouvenir & de ſon amour, *memor fui tui*. C'eſt-là, & ce n'eſt que là, qu'il trouve une conſolation, qui le remplit de joye, *& conſolatus ſum*. Je ne dis pas, que

ces ames fidelles, ferventes, & remplies de l'amour de leur Dieu, éprouvent toujours ces sortes de douceurs, & de consolations. Leur souverain maître, leur sûr guide, leur parfait modele, Jesus-Christ même ne les a pas toujours éprouvées. Son ame s'est trouvée livrée à une tristesse mortelle. Par-là il a pretendu nous apprendre à souffrir les desolations interieures, que Dieu permet souvent, ou pour éprouver de plus en plus notre amour, ou pour nous faire expier nos plus legeres infidelités. Par quels affreux deserts, disent les maîtres de la vie spirituelle, par quels affreux deserts les ames-mêmes les plus saintes passent-elles souvent? Quelles sombres nuits trouvent-elles à essuyer? Il semble,

que Dieu, devenu insensible à leurs larmes, ne les écoute plus; le Ciel leur paroît comme d'airain à leur égard: elles ne se reconnoissent plus même: leur état passé leur paroît un songe: tous leurs sentimens sont évanouis; à la douceur a succédé l'amertume, à la consolation sensible une plus sensible désolation: quel état! quelles épreuves! Dieu de justice & de misericorde tout ensemble, que vos voyes sont inconnues aux hommes; mais après tout elles sont toujours également adorables & aimables. Combien d'années Sainte Therese a-t'elle passées, sans sentir la douceur de l'amour divin? Quelle affreuse tentation à l'égard même de son salut, Saint François de Sales n'a-t'il pas eu à

ſoutenir ? il ne la diſſipa, avec le ſecours de celui, qui la permettoit, qu'en prenant la réſolution d'aimer Dieu de plus en plus pendant ſa vie, n'oſant preſque eſperer de l'aimer dans toute l'éternité. Les plus grandes ames, un Saint Ignace, une Sainte Catherine de Sienne ont éprouvés les plus importunes tentations.

Que vous ſçavez-bien, mon Dieu, purifier l'or dans le creuſet! J'aurai lieu dans la ſuite de parler encore plus à fonds de ces ſortes d'épreuves, & de la maniere dont il faut les recevoir & les ſouffrir. Mais je ne puis m'empêcher de dire ici en paſſant & par avance, qu'aux plus grandes tempêtes, qu'aux plus terribles orages ſuccede ordinairement, nonſeulement

le repos & le calme, mais la douceur & la joye, qui se font même sentir jusques dans les plus tristes adversités. Je suis rempli, dit Saint Paul, d'un excès de joye dans mes plus grandes tribulations, *superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Dans ces momens heureux, où le Soleil de justice dissipe les nuages, qu'il a laissé former en se cachant, pour ainsi-dire, lui-même aux yeux des plus clair-voyants; quelles lumieres repand-il? Quels ardeurs excite-t'il? C'est un feu également doux & violent, qui consume peu à peu un cœur docile, qu'il manie à son gré; de sorte qu'il se trouve quelque fois incapable de soutenir cette abondance de consolation. S. François Xavier prioit Dieu de

les moderer. Il avoit toujours trop de consolation, & jamais assez de croix. Sainte Therese, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Magdelaine de Pazzy, cherchoient des adoucissemens contre l'ardeur du feu celeste, qui les consumoit. Que dirai-je des connoissances sublimes, que Dieu communiquoit à ces ames fidelles? L'Eglise nous fait demander à Dieu d'être nourris de l'aliment de la celeste doctrine de Sainte Therese, *celestis ejus doctrinæ pasculo nutriamur.*

Il est écrit de Sainte Catherine de Sienne, qu'elle répondoit aux plus fameux docteurs sur les questions les plus difficiles de la divinité; doctrine infuse, non-acquise par l'étude, mais par l'amour de Dieu. Gre-

goire XI. & Urbin VI. tous deux ſouverains Pontifes, étoient ſi perſuadés des lumieres ſurnaturelles de cette grande Sainte, qu'ils ne faiſoient point de difficulté de la conſulter, & de lui confier les plus importantes affaires. Conſolations divines qui leur faiſoient regarder avec une véritable compaſſion ceux, qui en pouvoient goûter d'autre. Conſolations, qu'elles trouvoient juſques dans les évenemens de la vie les plus amers. Nous ſçavons, écrit S. Paul aux Romains, que toutes choſes concourent à l'avantage de ceux, qui aiment Dieu : *Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* L'Apôtre n'excepte rien, *omnia* ; les humiliations-même, les adverſités, les contradictions, les

mépris, les infirmités ; car l'amour de Dieu ne les met point à couvert des croix differentes de la vie. Jesus-Christ leur maître, leur guide & leur modele, l'a-t'il été ? Mais l'amour de Dieu, dit Saint Bernard, répand sur toutes ces croix qu'on voit, *cruces vident*, une douce & salutaire, onction qu'on ne voit pas : *Unctiones non vident.*

Ce feu sacré, qui consume des cœurs fideles, est quelquefois si ardent, qu'il s'échappe au dehors, ne pouvant se renfermer, tout entier au dedans. L'histoire de la vie des Saints en fournit des exemples admirables. On en a vû comme investis & envelopez des flames celestes : c'est ce que nous lisons de Saint Philippe de Nery, qui assuroit lui-même, qu'il a-

voit vû souvent le visage de S. Ignace de Loyola tout resplendissant. Qui ne sçait ce qui est écrit de S. François de Sales, que tantôt un globe tout ardent se reposoit sur sa tête, & que tantôt des colomnes de feu l'accompagnoient & le suivoient, foibles marques de celui qui consumoit son cœur.

Que vous réservez, mon Dieu, de douceurs à ceux, qui vous craignent, *quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quàm abscondisti timentibus te.* Oui, c'est une manne cachée, *manna absconditum*, qui n'est connue, que de ceux qui la goûtent. Ne nous en raportons point aux frivoles discours des mondains, qui se raillent souvent de ce qu'ils ne comprennent point, & qui ne connoissant

point d'autres douceurs, que celles qu'ils trouvent dans la satisfaction de leurs passions osent blasphêmer, pour user de l'expression de l'Apòtre S. Jude, contre tout ce qu'ils ignorent.

Qui leur disputeroit ces prétenduës douceurs, leur feroit presque pitié. Que sont-elles cependant? douceurs passageres, douceurs souvent ameres, & par la peine qu'on trouve à se les procurer, & par la crainte de les perdre, & par le dégoût que l'usage même en fait naître. Pourquoi, dit fort bien S. Augustin, vouloir écouter & croire sur les douceurs de l'amour divin, ceux qui n'en ont nulle experience? *non gustanti credis.* Commencez à aimer Dieu, commencez à sacrifier

à son amour, un amour profane & criminel, alors vous goûterez la douceur & la consolation que vous ne trouverez jamais ailleurs. *Gustate.* Goûtez & voyez si rien est comparable aux douceurs qu'on trouve en lui & dans son amour, *& videte quoniam suavis est Dominus.* Heureux l'homme, conclut David qui n'a d'esperance que dans son Dieu, *Beatus vir!* Heureux qui n'aime que son Dieu.

Ce tranquile repos, ces douces consolations, que cause à une ame fidele l'amour de son Dieu, ne sont pas après tout les plus solides avantages qu'elle en tire. Le plus grand & le plus précieux, c'est que ce même divin amour l'éleve à une perfection d'autant plus subli-

me, qu'il eſt lui-même plus ardent.

Tout le monde convient que la perfection conſiſte dans l'amour de Dieu, que ce divin amour eſt tout-à-la fois le principe & la conſommation de la parfaite ſainteté. Mais comment,& par quel chemin y conduit-il ? par l'amortiſſement & le ſacrifice de toutes les paſſions déreglées, qui en ſont les plus grands obſtacles ; par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, qui en ſont les plus ſûrs moyens ; enfin par l'obſervation de tous les préceptes, qui en eſt tout-à-la fois & la plus ſûre marque, & le plus ſolide effet.

Dès qu'une paſſion domine dans un cœur, elle fait négliger, mépriſer, oublier, ſa-

crifier tout ce qui lui eſt contraire, les autres paſſions la ſervent, & elle ſçait ſe les aſſujettir. Sans recourir aux exemples, que l'écriture même nous fournit, dans Saül dominé par ſa jalouſie, dans Jezabel idolâtre de ſon ambition, dans Judas eſclave de ſon avarice. Que chacun conſulte de bonne foi ſon propre cœur : il y trouvera la preuve ſenſible de cette triſte, mais inconteſtable verité ; le voluptueux conviendra, qu'il ſacrifie à ſon plaiſir toute ſon ambition ; & l'orgueilleux à ſon ambition, tous ſes plaiſirs. Loix divines & humaines, reſpect, amitié, reconnoiſſance, interêt, fortune, réputation, repos, ſanté, vie même, tout devient en quelque ſorte la victime de

l'idole que le cœur adore, je veux dire de la passion qui le gouverne, & qu'il laisse regner avec un empire absolu.

Que ce même cœur change d'objet, qu'il fasse, si je l'ose dire, de l'amour divin sa passion dominante ; un feu sacré consumera bientôt tout ce qui servoit d'aliment à des passions criminelles.

Les autres vertus n'attaquent & ne detruisent que les vices & les passions, qui leur sont contraires. La charité combat, ruïne & renverse, comme un torrent rapide, tout ce qui s'oppose à son cours. La vivacité des passions se rallentit & s'amortit peu à peu : l'amour de Dieu vraiment fort, comme la mort, triomphant de toutes nos passions, les fait toutes mourir,

ou plûtôt les fait servir, après avoir trop long-temps & trop impérieusement commandé. Mais à quoi les fait-elle servir? à se sacrifier elles-mêmes à la charité de Dieu, qu'elles avoient sacrifiée à leurs desirs dereglés.

Car le cœur ne change pas dans son fond. Son ardeur par exemple, sa tendresse naturelle sont toûjours les mêmes. Elles ne font, que changer d'objet, Dieu prenant enfin la place qu'il mérite par tant de titres, mais qui trop long-tems lui a été disputée & enlevée par d'indignes créatures.

C'est ce qu'ont éprouvée & éprouvent encore tous les jours les plus grands pécheurs dans leur parfaite conversion. Toute la tendresse d'une Magde-

laine pénitente, toute l'ardeur d'un Augustin pénitent, subsistent jusques dans leur conversion, mais elles se tournent vers Dieu, & après avoir été le principe du péché, elles deviennent le principe de la vertu. Quel avantage de l'amour de Dieu, *Nihil fructuosius.*

Sans la charité, dit S. Paul, quand je parlerois le langage des hommes & des Anges, quand j'aurois le don de prophétie, l'intelligence des mysteres, & une science universelle: Quand j'aurois tout ce qu'on peut avoir de foi, jusqu'à faire changer de place aux montagnes: si la charité me manque, je ne suis rien, *nihil sum.* Si je distribuois tous mes biens aux pauvres, si je livrois même mon corps jusqu'à être brûlé, & que

la charité me manquât, tout cela ne me ferviroit de rien, *Nihil mihi prodeſt*.

Voici un autre avantage de la charité habituelle & actuelle ; c'eſt d'élever les vertus morales, de les ſanctifier, de les rendre meritoires devant Dieu, & par-là, de faire d'un honnête homme, ſelon le monde, un véritable Chrétien devant Dieu.

Or, plus cette charité qui eſt comme l'ame des autres vertus, eſt grande & parfaite, plus auſſi releve-t'elle le merite des autres vertus. Ainſi l'amour de Dieu, qui fait pratiquer les autres vertus, le perfectionne: auſſi & on peut dire même avec raiſon qu'il les renferme toutes. De ſorte que toutes ne ſont qu'une même charité, & que toutes les actions, qu'elle anime, ne ſont

qu'un acte de charité, *omnia, bona opera, unum opus sunt charitatis*. C'est l'expression & le sentiment de S. Augustin, il ne prétend cependant pas dire par là qu'il n'y a point d'autre vertu que la charité: il ne prétend pas que les actions faites par le motif des autres vertus ne soient ni agréables à Dieu, ni méritoires devant lui, si elles sont faites en état de grace. Ce qu'il prétend, c'est qu'elles sont renfermées toutes dans la charité, & que qui l'a dans un degré éminent, se sent porté à les pratiquer toutes: c'est dans ce sens qu'il dit, que son amour pour Dieu est le poids qui l'entraîne, *amor meus, pondus meum*. Poids qui le porte, par-tout où il est porté. *Illo feror, quocumque feror*.

C'eſt dans ce ſens qu'il dit, que celui qui aime Dieu, ſe quitte ſoi-même, renonce à tout pour s'unir à Dieu, *relinquit ſe ut veniat ad te.*

C'eſt dans ce ſens, qu'il aſſure que cette charité ſuffit ſeule, quand elle eſt bien gravée dans un cœur, *ſola charitas ſufficit, ſi ad ſit*; c'eſt dans ce même ſens, qu'il réduit toutes les vertus à la charité, non pas comme certains novateurs, qui toûjours jaloux du nom & de l'autorité de S. Auguſtin prétendent que ce grand Docteur de la grace n'a point connu d'autre vertu que la ſeule charité; c'eſt, dis-je, dans un ſens tout oppoſé, que S. Auguſtin réduit toutes les vertus à la charité, qui prend des noms differents ſelon les différents objets, à quoi elle s'at-

tache, ſelon les differents actes qu'elle produit. Elle s'appelle temperance, force, juſtice, prudence, humilité, mortification, douceur, patience, zele, ſelon qu'elle cherche ce qui eſt de la gloire de Dieu & du ſalut des ames : ſelon qu'elle écarte, & qu'elle fuit tout ce qui eſt contraire à l'une & à l'autre; ſelonqu'elle embraſſe & ſouffre tout ce qui eſt conforme à la volonté, & avantageux à la gloire de Dieu. Elle ne deſire que ſon propre accroiſſement, elle ne craint que ſon réfroidiſſement : elle raporte tout à Dieu: elle prend tout de la main de Dieu : elle ſacrifie tout à Dieu; encore une fois, c'eſt dans ce ſens qu'elle ſuffit ſeule;*ſola charitas ſufficit ſi adſit.*

Il eſt aiſé de comprendre que

renfermant en quelque ſorte toutes les vertus, & les perfectionnant autant, qu'elle eſt parfaite elle-même, il eſt, dis-je, aiſé de comprendre qu'elle fait garder tous les autres préceptes, puiſque ceux-ci ne défendent, ou ne commandent, que ce qui eſt, ou contraire, ou conforme à celle-là. Notre Seigneur nous en aſſure lui-même, en faut-il d'autre preuve? Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, dit Jeſus-Chriſt à ce Docteur de la Loi, qui cherchoit à le ſurprendre, & vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la Loi & les Prophétes ſe réduiſent à ces deux tommandemens. *Univerſa lex pendet & Prophetæ.* Le Fils de Dieu joint ces deux préceptes, pour confondre ce Docteur hypocrite,

qui peu jaloux de la charité pour le prochain, affectoit de faire paroître un grand zéle pour le commandement qui regarde l'amour de Dieu. Peut-on en effet vous aimer, mon Dieu, ſans aimer ce que vous nous ordonnés d'aimer, ſans aimer notre prochain, même ennemi, ou pauvre? peut-on vous aimer & ſe livrer aux paſſions, quelles qu'elles ſoient, qui ruinent votre amour, & font perdre votre grace? Qui refuſe de ſe ſoumettre aux vérités que vous nous avez revelés, ou que vous nous enſeignez par votre Egliſe, vous aime-t'il? qui déſeſpere ou ſe défie de votre miſericorde, ou de vos promeſſes ſur les biens éternels, & les ſecours néceſſaires pour les obtenir, vous aime-t'il? Non ce n'eſt point vous aimer

mer que de ne pas sanctifier les jours que vous vous êtes comme reserves, pour être plus specialement honoré. Ce n'est pas vous aimer que de refuser le respect que vous ordonnez pour les personnes, ou que vous avez revêtu de votre autorité, ou à qui nous devons l'éducation & la vie. Enfin ce n'est pas vous aimer que de ne pas obéir aux ordres de votre Eglise, que vous avez faite dépositaire de votre pouvoir, *da amantem & sentie quod dico.* J'en atteste avec S. Augustin, les cœurs touchés de l'amour de Dieu : ils sentent cette vérité. Est-ce même assez pour eux d'obéir aux préceptes les plus précis & les plus positifs ? L'amour divin qui les domine les fait aspirer à la pratique-même des conseils, qui

ſont conformes à leur état & à leur condition. Eſt-il néceſſaire de porter des loix, de faire des commandemens, à qui aime Dieu? Ne peut-on pas l'abandonner en quelque ſorte à ſon amour. Aimez Dieu, dit S. Auguſtin, & faites tout ce que vous voudrez. *Dilige & fac quod vis.* Concluons donc avec S. Bernard, que rien n'eſt plus avantageux que d'aimer Dieu, *nihil fructuoſius.*

Il faut l'aimer, parce qu'il eſt Dieu, *cauſa diligendi Deum Deus eſt*, & parce qu'il eſt Dieu, rien n'eſt ni plus juſte ni plus avantageux que ce divin amour: c'eſt ce que nous avons expliqué juſqu'à preſent, après & avec S. Bernard. Mais comment faut-il l'aimer, & en quoi conſiſte cet amour également

juſte & avantageux ? La maniere d'aimer Dieu, ajoute cet incomparable Maître de l'amour Divin, c'eſt de l'aimer ſans meſure, *modus ſine modo diligere*. Par-là que prétend dire ce Pere ? Il prétend que nous rempliſſions le premier & le plus grand Commandement, qui eſt d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, & de tout notre eſprit. Ces differens termes, diſent les Interpretes, ne ſignifient au fond qu'une même choſe ; qui eſt que nous devons aimer Dieu autant que nous le pouvons aimer. Que je vous aime, mon Dieu, doit dire chacun de nous avec S. Bernard, que je vous aime autant, que je le puis, je ne vous aimerai encore par-là jamais autant

qu'il eſt juſte, de vous aimer, *Modo meo, minùs quidem juſto, ſed plane non minus poſſe meo.* Car quoi que je ne puiſſe vous aimer autant que je le dois, *etſi quantùm debeo non poſſum*, il m'eſt cependant impoſſible de vous aimer au-delà de mon pouvoir, *Non poſſum tamen ultrà quod poſſum.* Mais je pourrai le faire encore plus, quand il vous plaira de m'en accorder la grace, *cùm plus donare dignaberis.* Encore ne pourrai-je jamais vous aimer, autant que vous le meritez, *nunquam tamen prout dignus haberis.* Eh! qui peut connoître, ajoûte ce Pere, qui peut dire, ou qui peut goûter combien Dieu merite d'être aimé?

Que S. Paul me paroît animé d'une vraye charité, & pour Dieu, & pour les Ephe-

siens, quand chargé de fers, il leur écrit, qu'il fléchit les genoux devant le pere de Notre Seigneur, afin que selon les richesses de sa gloire, il leur donne par son esprit un surcroît de force pour l'homme interieur : que Jesus-Christ habite dans leurs cœurs par la foi : qu'étant enracinez, fondez, affermis, dans la charité, ils puissent comprendre avec tous les Saints, quelle en est la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur. S. Paul dans ce style figuré parle des differentes distinctions de la charité de Dieu pour les hommes, afin d'exciter la nôtre à son égard. En effet quels transports du divin amour éprouvoient les Saints, qui connoissoient, pour parler ainsi, toutes les

mesures du cœur de Dieu à leur égard? parlant à la Majesté divine, écrivoit S. Ignace en se rendant compte à lui-même de ses sentimens interieurs. J'ai versé un torrent de larmes, & j'ai été embrasé d'un si grand amour, qu'il me sembloit que je l'aimois sans mesure, & que je m'unissois à son amour même

Je ne puis omettre ici un aveu que le même Saint fait dans le même écrit. Aveu glorieux à la sainte Vierge, & bien capable d'animer notre confiance dans une si bonne & si puissante médiatrice. J'ai connu clairement, ajoûte-t-il, que la sainte Vierge m'étoit favorable auprès du Pere Eternel; j'ai vû même, que ce qu'il y avoit de grace en moi, me venoit par elle. Aussi est-ce sous les

auſpices & ſous la protection de la Reine du Ciel qu'il jetta les premiers fondemens de la Compagnie de Jeſus, le jour même de la triomphante Aſſomption de la ſainte Vierge. Montmartre ce fameux tombeau des Martyrs fut, pour ainſi dire, le berceau de notre Compagnie.

On attend ſans doute un plus grand détail. Car plus on aime Dieu, plus on veut être inſtruit de la maniere, dont il faut l'aimer : c'eſt déja l'aimer beaucoup, que de ſouhaiter d'apprendre, à l'aimer encore davantage.

Je diſtingue donc pour contenter un ſi loüable deſir, je diſtingue, dis-je, avec les Theologiens & les Maîtres de la vie ſpirituelle un amour pur, & un amour intereſſé ; un amour de

complaisance, & un amour de bienveillance; enfin un amour affectif, & un amour effectif, ou actif, comme l'appelle S. Bernard.

L'amour pur est celui, par lequel nous aimons Dieu uniquement pour lui même; l'amour interessé est celui, par lequel nous aimons Dieu par rapport à nous-même.

J'appelle charité, dit S. Augustin, ce mouvement secret, qui nous fait desirer de posseder Dieu pour lui-même. *Charitatem voco animi motum ad fruendum Deo propter ipsum.* Par cette charité nous ne nous aimons nous-mêmes, nous n'aimons notre prochain, que pour Dieu, *propter Deum.*

Dieu merite d'être aimé pour lui même; ses divins attributs, ses

ses infinies perfections, ont inspirez aux ames, qui en ont été bien pénétrées, une si haute & si noble idée de cet être souverainement parfait, que, dégagées de tous interêts propres, elles se sont abandonnées aux vifs & tendres sentimens de cette charité, de cet amour pur. O amour saint & chaste! dit S. Bernard : ô amour plein de suavité & de douceur! *O amor sanctus & castus dulcis & suavis affectio.* Amour d'autant plus pur, qu'il n'y a nul interêt mêlé; & d'autant plus doux, que tout ce qu'on y éprouve est tout divin. *Totum divinum est quod sentitur.*

Oui goûter une si pure & si douce affection, *sic affici*, c'est être en quelque sorte deifié; *deificari est.*

L'incomparable Auteur du livre de l'Imitation de Jesus-Christ, qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde admire, qu'on ne peut trop lire, où chacun trouve son instruction particuliere, & dont si peu sçavent profiter, nous fournit dans plusieurs differents chapitres des traits & des sentimens admirables, de cet amour pur. Je n'en choisis que deux, l'amour divin, dit-il, dans le 3e. chapitre du 3e. livre; l'amour divin, comme une flamme vive, comme une étincelle, s'éleve en haut, & passe sans obstacle : dès qu'on aime Dieu, on entend la force de ce mot, *amour* : c'est une voix éclatante, qui va jusqu'aux oreilles de Dieu, que le mouvement plein d'ardeur d'une

ame, qui lui dit, mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi, & je suis tout à vous, *Deus meus, amor meus, tu totus meus, & ego tuus.* Que je vous aime mon Dieu plus que moi-même; & que je m'aime uniquement pour vous! que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, selon que l'ordonne la loi d'amour, que vous avez imprimée dans les cœurs!

Le même Auteur dans le chapitre 34e. du même livre s'exprime en ces termes, voilà mon Dieu, & il m'est toutes choses, *ecce Deus meus & omnia.* Que veux-je davantage, & quel plus grand bonheur puis-je desirer? ô parole pleine de douceur & d'onction, mais pour une ame qui aime la parole éternelle, & non pas le mon-

de, ni les choses du monde. *Deus meus & omnia.* Dieu m'est toutes choses : il ne faut que ce mot pour celui, qui le conçoit bien, & quand on aime Dieu, il est bien doux de le répeter souvent.

Il ne faut que lire ce que S. François de Sales, ce que Ste. Therese, & tant d'autres Saints en ont écrit pour connoître les sentimens, pour démêler les effets, & pour user des mêmes expressions vives, ardentes, & tendres de cet amour pur. Heureux qui les éprouve? heureux qui, avec le secours de la grace, sçait si bien se dégager de tout propre interêt, & de tout ce qui n'est point Dieu ; qu'il ne l'aime que pour lui même.

Mais cet acte si digne d'admiration & d'envie, est-il pos-

ſible? ouï ſans doute. Mais peut-on avoir une ſainte habitude de cet amour toûjours pur, ſans aucun retour ſur ſes propres interêts, même ſpirituels & éternels? je n'ai garde d'avancer une telle propoſition, que l'Egliſe a ſi juſtement condamnée.

S. Bernard met une grande difference entre ces deux ſentimens, exprimés dans les Pſeaumes de David. Voici le premier: *Confitemini Domino, quoniam bonus*: publiez les grandeurs du Seigneur parce qu'il eſt bon. Voici le ſecond: *Confitebitur tibi cum beneſeceris ei*; il vous loüera, Seigneur, lorſque vous lui aurez fait du bien. Par ce ſecond ſentiment, on loüe Dieu pour ſon propre interêt; par le premier, on le loüe,

parce qu'il eſt bon en lui-même.

S. Bernard diſtingue ici un amour ſervile, un amour mercenaire, & un amour filial. La charité, dit-il, ne cherche point ſes interêts, ne ſe trouve que dans celui qui eſt Fils, *ſola quæ in Filio charitas, non quærit quæ ſua ſunt.* Aimons Dieu pour lui-même: c'eſt toujours S. Bernard qui parle: & faiſons de ce divin amour toute notre ſatisfaction. Il ſe ſuffit à lui-même, il plaît par lui-même, & pour lui-même; il eſt tout à la fois, & ſon merite, & ſa récompenſe. Le fruit & l'uſage de cet amour, c'eſt, j'aime Dieu, parce que je l'aime: je l'aime pour l'aimer: *amo quia amo, ut amem.* Encore une fois ce degré d'amour eſt poſſible: on peut même ſelon S. Bernard y

demeurer long-temps, *ſanè in hoc gradu diù ſtatur.* Mais pour le degré d'amour pur, beaucoup plus ſublime, où l'homme ne s'aime jamais que pour Dieu, *ut diligat homo tantùm propter Deum*, je ne ſçais, ſi quelqu'un, pendant ſa vie, a eu le bonheur de parvenir à ce degré d'amour pur. Que ceux, qui le connoiſſent par leur heureuſe experience, en rendent témoignage; *aſſerant qui experti ſunt.* Pour moi, j'avoüe que cela me paroît impoſſible, *mihi fateor, impoſſibile videtur.* Et il me ſemble que c'eſt ce qu'on n'éprouvera, que quand on ſera dans la joye du Seigneur.

Si S. Bernard juge, qu'il eſt impoſſible de n'aimer jamais Dieu, que pour lui-même, ſans

aucun égard à notre propre interêt ; qu'auroit-il dit du sentiment de quelques mystiques, qui pensent qu'on peut se détacher si fort de ses interêts, qu'on consente même à sa réprobation éternelle, pour honorer le suprême domaine de Dieu pour être la victime de sa justice, & pour lui marquer par là, qu'on préfére sa gloire à tout. Ce sentiment a été justement condamné. Peut-on consentir sérieusement par amour pour Dieu, à être l'objet éternel de sa haine, à le haïr éternellement ? on ne peut même y penser sans horreur. Si dans l'enfer on pouvoit aimer Dieu & en être aimé, ce ne seroit plus un enfer. S'il est échappé à quelque ame fidelle quelque trait conforme à ce sentiment, je ne puis m'empêcher de dire,

que je le regarde comme l'effet d'une espece de sainte yvresse, (si je puis m'exprimer de la sorte) où l'ame transportée par l'amour divin, & comme hors d'elle-même, ne sçait plus, ni ce qu'elle pense, ni ce qu'elle dit, si non qu'elle aime Dieu de tout son cœur; qu'elle n'aime que lui, & qu'elle voudroit être, autant qu'il est permis de le souhaiter, la victime de son divin amour.

Aimer Dieu pour lui-même, & ne l'aimer que pour lui-même, sans retour sur nos propres interêts, c'est sans doute le degré le plus parfait, à quoi il faut tendre. De ne l'aimer, que pour nos propres interêts, de maniere que nous cesserions de l'aimer, si nous cessions de trouver notre interêt propre dans

son amour ; ce seroit nous aimer, sans l'aimer lui-même; ou ce ne seroit l'aimer, que d'un amour tout-à-fait servile. Mais l'aimer, & pour lui même & pour nous, de sorte que nous l'aimions comme le principe, la source, l'objet & la fin de notre bonheur éternel ; peut-on douter que cette espece d'amour ne soit loüable & agréable à Dieu ? Dieu dans tous les tems, á proposé ce motif d'esperance aux hommes : ne craignez point, disoit il à Abraham, je suis votre protecteur & votre récompense infiniment grande, *merces tua magnanimis.* Tous mes desirs, mon Dieu, dit David, vont à garder vos commandemens, à cause des récompenses que vous y avez attachées. *Propter retributionem,*

S. Jerôme explique ses paroles selon le texte hebreu, des récompenses éternelles. *Propter æternam retributionem.*

Dès que Moïse fut devenu grand, écrit S. Paul aux Hebreux, il renonça au titre de fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de joüir des avantages passagers du peché; estimant, que l'opprobre de Jesus-Christ étoit un plus grand fonds de richesses, que les trésors des Egyptiens: aussi avoit-il en vûë la récompense; *aspiciebat enim in remunerationem.*

S. Paul dans la même Epitre aux Hebreux, fait un détail magnifique de tant de grands hommes; qui ont été mis à de rudes épreuves, qui ont mené une vie errante, dans l'indigence,

dans l'oppreſſion, dans la miſere ; qui ont été ſciez, lapidez ; qui ont peri par l'épée, eux dont le monde n'étoit pas digne, *quibus dignus non erat mundus* ; afin de trouver une meilleure réſurrection ; *ut meliorem invenirent reſurrectionem.*

N'eſt-ce pas le même motif, la même récompenſe, que notre Seigneur propoſoit à ſes Apôtres, lorſqu'il leur diſoit : quand à mon ſujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous perſécuteront, & qu'ils diront de vous toute ſorte de mal contre la vérité ; réjoüiſſez-vous, & faites éclater votre joye, parce que la récompenſe, qui vous attend dans le Ciel, eſt grande. *Quoniam merces veſtra copioſa eſt in Cœlis.*

Je suis persuadé, dit S. Paul aux Romains, que les afflictions du tems présent n'ont aucune proportion avec la gloire future, qui éclatera en nous. Aussi qu'attendent de plus les créatures ? c'est que cette gloire des enfans de Dieu éclate. Un moment d'affliction, écrit le même Apôtre aux Corinthiens, produit une grande gloire, qui n'a point de fin.

Il est donc non-seulement permis, mais il est bon, mais il est même nécessaire, pour se conformer à ce que Dieu, à ce que Jesus-Christ, à ce que les Apôtres, à ce que l'Eglise proposent, authorisent, approuvent d'aimer Dieu, dans la vûë, dans l'esperance, & par le motif de l'éternelle récompense qu'il nous propose & qu'il nous

promet ; récompenſe qui n'eſt autre choſe que Dieu même, ſa connoiſſance & ſon amour. On peut ſouhaiter cette récompenſe d'autant plus grande, qu'alors nous aimerons Dieu plus ardemment ; deſir pur & parfait : puiſqu'on ne ſouhaite une récompenſe plus abondante, que pour que Dieu ſoit plus glorifié, que pour l'honorer & l'aimer davantage. Après tout, je penſe, comme S. Bernard, qu'on ne peut s'oublier ſoi-même, ſi abſolument, ſi entierement, qu'on s'oublie toujours, *mihi fateor impoſſibile videtur.*

Dieu nous ordonne de recourir à lui pour nos beſoins temporels : Jeſus-Chriſt nous apprend à prier pour ces ſortes de beſoins : mais ils doivent être

ſubordonnez à nos beſoins ſpirituels : nous devons toûjours être dans la diſpoſition de ſacrifier ceux-là à ceux-ci, & de préferer la volonté de Dieu à tout ce qui de ce côté-là nous paroît plus néceſſaire. Qui n'aimeroit Dieu, que par rapport à ces bas & vils interêts, excluant tout autre motif, n'auroit qu'un amour ſervilement ſervile, & tout-à-fait indigne de Dieu.

Après avoir parlé de l'amour pur, & de l'amour intereſſé. Il faut maintenant expliquer en quoi conſiſte l'amour de bienveillance & l'amour de complaiſance.

La bienveillance, dit S. Thomas, eſt une dilection, par laquelle on veut le bien ; non ſon propre bien ; mais le bien

de celui qu'on aime ; *benevolentia est dilectio , quâ quis vult bonum , non sibi , sed alteri.* La connoissance de ce bien dans l'objet , qu'on aime , produit la complaisance : *bonum autem illud si habetur , complacentia est.* Si nous ne trouvons pas ce bien dans lui, au moins nous le lui souhaitons : *si non , est desiderium.*

Ainsi , selon la doctrine de S. Thomas, l'amour de bienveillance & l'amour de complaisance, ont pour objet, tous les biens de Dieu, soit ceux , que l'école appelle intrinseques, soit ceux qu'elle nomme extrinseques. L'amour de complaisance se borne quelquefois aux biens , qui sont déja dans Dieu : l'amour de bienveillance par l'affection d'un saint

ſaint deſir, ſouhaite même à Dieu les biens qu'il n'a pas. Je parle de ces biens extrinſeques; par exemple, la gloire d'être connu, adoré, ſervi, aimé du monde entier. Eh que ne ſouhaite point à Dieu un cœur qui l'aime véritablement? d'autant plus ſenſible à la gloire de Dieu, que ſon amour eſt plus ardent, il voudroit lui attacher, lui conquerir, lui aſſujettir tous les cœurs: il voudroit l'aimer de la maniere la plus parfaite: il voudroit pouvoir être la victime de ſon amour pour Jeſus-Chriſt, comme Jeſus-Chriſt l'a été de ſon amour, & pour ſon Pere, & pour les hommes. Ainſi Ste. Thereſe à la fleur de ſon âge, mais dès-lors embraſée de ce feu divin, qui dans la ſuite n'a fait que

s'allumer de plus en plus dans son cœur, & qui l'a, pour ainsi-ire, consumé tout entier ; ne soupiroit qu'après l'heureux moment de s'en voir la victime : prenant les moyens de passer dans des terres infidelles, pour les arroser de son sang, & sacrifier sa vie à l'amour de son Dieu.

Aussi quel respect, quelle vénération avoit-elle pour ceux que le zéle de la gloire de Dieu faisoit voler au-delà des mers, afin de porter son nom, afin de le faire connoître, honorer, servir, & aimer par les peuples mêmes les plus barbares & les plus idolâtres ? avec quelle joye apprenoit-elle, que la croix de Jesus-Christ s'élevoit sur les ruïnes des profanes autels, consacrez à d'indignes idoles ?

comment soutenoit-elle par ses plus ardentes prieres, & comment recommandoit-elle aux ames les plus pieuses, les travaux des hommes apostoliques? il ne faut que parcourir les Pseaumes de David; il ne faut que lire l'histoire & les écrits de ceux, qui ont été pénétrés de l'amour de Dieu, pour connoître jusqu'où ils ont portés cet amour de bienveillance; celui-ci, dit S. François de Sales, suit ordinairement l'amour de complaisance. Dans Dieu, c'est une réflexion bien digne de ce grand Saint; dans Dieu la complaisance a suivi la bienveillance: il a créé le monde, & tout ce qui est dans le monde; il a eu de la complaisance dans la vûë de l'ouvrage de sa toute-puissance, *& vidit Deus*

quod esset bonum. S. Augustin le pensoit de la même maniere, lorsqu'il s'exprimoit en ces termes : Dieu fait ce qu'il a dit, comme tout-puissant, il approuve ce qu'il a fait, comme infiniment bon.

Notre amour envers Dieu, reprend S. François de Sales, commence au contraire par la complaisance, que nous avons dans la vûë de ses infinies perfections. La complaisance, ajoûte-t'il, est le grand motif de l'amour divin ; comme cet amour est le grand mouvement de la complaisance. Voici selon cet incomparable maître du divin amour, qui en parle d'autant plus sûrement, qu'il n'en parle que par son heureuse experience : voici, dis-je, comment ce mouvement se produit.

Nous sçavons par la foi que Dieu est infiniment parfait ; nous considerons attentivement ses souveraines perfections, tantôt séparées, tantôt réünies ensemble ; nous nous en occupons ; nous nous en remplissons ; nous nous abîmons, pour ainsi dire, dans cette contemplation toute celeste ; quand notre esprit en est bien plein, il n'est pas possible, que notre cœur ne soit charmé, ne soit enlevé à la vûë de tant de perfections ; notre volonté touchée, & comme entraînée se porte vers lui avec une forte, & cependant toujours libre complaisance. Que dit alors à Dieu, une ame toute saisie d'admiration ? en quels termes s'exprime t-elle ? comment éxalte-t-elle, cette suprême

majesté, cette sainteté infinie, cette bonté toûjours misericordieuse, cette providence toûjours attentive aux besoins de toutes ses créatures, cette sagesse à qui rien n'échape, que rien ne peut surprendre, ni tromper, qui regle tout, qui conduit tout avec autant de force, que de douceur, cette justice même adorable jusques dans ses plus rigoureux arrêts? O que Dieu lui paroit grand & aimable! que trouve t-elle hors de lui, qui mérite la plus legere attention, & qui soit capable d'attirer le moindre de ses régards? ainsi admirons-nous le bien, que nous découvrons en Dieu, ainsi nous en réjoüissons-nous. C'est cette sorte d'amour, dit S. François de Sales, qu'on nomme amour de

complaisance, pourquoi? parce que le plaisir de Dieu nous plaît plus que le nôtre. Voilà, continuë S. François de Sales, ce qui enlevoit le cœur des Saints. Je ne fais point de difficulté d'ajoûter, que voilà ce qui charmoit également le sien. Voilà, ce qui faisoit dire à David : Seigneur ! vous êtes le Dieu de mon cœur, *Deus cordis mei*. Car il est en effet le Dieu de notre cœur par cette complaisance. O quelle joye aurons-nous donc dans le Ciel, quand nous le verrons ! quelle joye nous causeront ses divines perfections ! quel amour !

Comme la complaisance, que Dieu prend en ses créatures, c'est toûjours après S. François de Sales, que je parle, n'est autre chose, qu'une continuation de sa bienveillance

envers elle; aussi la bienveillance que nous avons à l'égard de Dieu, n'est autre chose qu'une approbation & continuation de la complaisance, que nous causent ses divines perfections. Car on ne peut rien véritablement desirer à qui rien ne manque, à qui possede tous. O que j'aime; c'est l'admirable sentiment du même S. Evêque; ô que j'aime, mon Dieu, l'impossibilité de vous pouvoir desirer aucun bien, puisqu'elle est l'effet de l'incompréhensible immensité de votre abondance: ce sont les termes du Saint, auxquels je ne change, ni n'ajoûte rien: abondance qui est si souverainement infinie, que s'il se trouvoit un desir infini, il se trouveroit infiniment assouvi par l'infinité de votre bonté, qui le

le convertiroit en une infinie complaisance.

Cependant un desir même par imagination de choses vraiment impossibles, peut quelquefois être utilement pratiqué. Il est l'effet des plus grands sentimens & d'une ferveur extraordinaire. On en raconte, & S. François de Sales en rapporte lui-même, qui sont peut-être plus vrais, que vraisemblables. A quoi ne s'abandonne point un cœur vif & ardent dans l'amour de son Dieu.

C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu; je ne fais que suivre le même Saint, quand considerant, que nous sommes incapables de lui procurer aucune gloire essentielle, nous souhaitons, que la complaisance, que nous causent ses

infinies perfection s'augmente de plus en plus : quand pour y réüssir, sensible à cet unique & saint plaisir, nous y sacrifions toutes sortes de satisfactions, même innocentes, mais trop naturelles, pour ne nous plaire qu'en Dieu: de sorte même, que nous ne goûtions cette complaisance, qu'en l'union de celle, qui est dans Dieu : quand enfin, pour nous y unir plus parfaitement, nous souhaitons une complaisance toujours de plus en plus grande, à l'exemple de la sainte Reine & Mere d'amour, dont l'ame celebroit sans cesse les grandeurs du Seigneur.

La sainte bienveillance, poursuit notre grand Evêque, qui ne peut tarir sur un sujet dont il est si plein, produit toujours

la loüange de l'objet de notre amour, & à mesure qu'on se plaît à loüer Dieu, on se déplaît de ne pouvoir encore mieux le loüer. Notre bienveillance peu satisfaite, nous porte à inviter toute les créatures, comme David, à s'unir à nous, pour benir avec nous, comme de concert & à l'envi, le Dieu, qui mérite seul & toute notre complaisance & toute notre bienveillance, *benedicite omnia opera Domini Domino.*

Je laisse à ceux, qui lisent les ouvrages de S. François de Sales, je leur laisse le soin de décider, ce qu'on y doit admirer davantage ou son esprit, ou son cœur : je ne dis pas la solidité & la finesse de celui-là; mais son esprit éclairé des plus pures lumieres d'une vaste

& toûjours saine doctrine : je ne dis pas la bonté de son cœur, cette douceur qui fut son principal caractere; douceur moins naturelle qu'acquise, qui fut le fruit des combats continuels qu'il livroit à sa vivacité; douceur, je ne puis m'empêcher de le dire en passant, qui ne l'empêcha point, ni de pratiquer, ni d'enseigner toute la sévérité de la morale chrétienne; mais qui la rendoit aimable: sous sa conduite, le joug du Seigneur étoit véritablement doux, & son fardeau leger. Qu'il étoit different de ces Docteurs de la Loy, à qui J. C. disoit: malheur à vous, parce que vous chargez les hommes de fardeaux, qu'ils ne peuvent porter, & que vous n'y touchez pas même du

doigt ! Malheur donc à ceux, qui auſſi ſeveres dans leurs manieres, qu'ils ſont outrés dans leur morale, ſe font à la vérité un nom & une réputation de ſainteté, qu'ils ne méritent pas; mais qui rebutent, dégoûtent, & font craindre la piété, ſans la faire aimer. Ennemi d'une auſterité outrée, Saint François de Sales le fut également d'une lache molleſſe. C'eſt la juſtice que j'ay cru lui devoir rendre, en parlant de ſon cœur, toûjours embraſé des plus vives ardeurs de l'amour de Dieu: également charmé & de ſon eſprit, & de ſon cœur, je trouve d'autant plus de conſolation à parler après lui de l'amour de Dieu, que j'en parle, & plus ſurement, & plus parfaitement.

C'eſt ce que ces dignes filles ont appris & hérité de lui : je dis, cet eſprit de charité, qui regne parmi-elles, & qui fait revivre, ou plûtôt, qui ſoûtient & perpetuë dans leur ordre les ſentimens de leur Saint Fondateur, & toute l'ardeur de ſon amour pour Dieu.

Nous avons, dit ce grand Maître toûjours également éclairé & ſûr, nous avons deux principaux exercices de notre amour envers Dieu, l'un affectif, & l'autre effectif.

Par celui-la nous affectionnons Dieu, & ce qu'il affectionne: par celui-ci nous ſervons Dieu, & faiſons ce qu'il ordonne : celui-la nous unit à la bonté de Dieu, celui-ci nous fait exécuter ſa volonté : l'un nous remplit de complaiſance,

de bienveillance, de desirs, de soupirs & d'ardeurs spirituelles; l'autre nous fait former la solide résolution, & répand en nous la fermeté de courage, l'inviolable obeissance requise, pour effectuer les ordres de la volonté de Dieu, pour souffrir, pour agréer, approuver, & embrasser tout ce qui provient du bon plaisir de Dieu : l'un nous fait plaire en Dieu, l'autre nous fait plaire à Dieu : par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons.

C'est ainsi que Saint François de Sales définit l'amour affectif & effectif. Peut-on les définir plus exactement, plus nettement & plus spirituellement ? jai respecté toutes ses expressions, & je n'y ai rien changé.

L'amour affectif eſt donc l'ouvrage & l'occupation du cœur ; amour qui ne ſe renferme pas ſeulement dans les ſentimens, mais qui tranſpire, s'exhale, dirai-je même, s'abandonne & ſe laiſſe tranſporter à toute la vivacité & à toute la ſenſibilité des actes les plus ardents & les plus tendres.

Un cœur, qui aime véritablement Dieu, n'a pas beſoin d'apprendre comment, quand, & dans quel tems il eſt obligé de produire des actes du divin amour ; tout âge, tout tems, toute conjoncture lui ſont également propres, ce qu'il craindroit davantage ſeroit de ſe preſcrire des bornes, qui lui paroîtroient toûjours trop étroites, & dans leſquelles il ne pourroit ſe renfermer.

Amour divin, qui rend les langues même des enfants si éloquentes : les personnes les plus grossieres n'ont besoin, pour marquer à Dieu leur amour, ni de méthode, ni d'instruction : leur amour leur tient lieu de tout : qui aime Dieu parfaitement lui repete souvent, & toûjours avec la même ardeur, qu'il ne veut que lui, qu'il n'aime en effet que lui, qu'il voudroit l'aimer toûjours de plus en plus, qu'il souhaiteroit le faire aimer, & le voir aimé de toutes les créatures capables de son divin amour : il s'éleve vers lui presqu'à tous les momens ; il s'occupe presque toûjours de lui, ou pour lui ; il répand son cœur devant lui ; il se remplit de lui ; s'il a de la douleur, c'est,

comme Saint Auguſtin, d'avoir aimé Dieu trop tard, de l'aimer trop peu, ou de le voir ſi peu aimé; s'il a de la conſolation, c'eſt dans le témoignage heureux & ſenſible, que lui rend ſa conſcience, comme le même Saint Auguſtin l'éprouvoit, qu'il aime véritablement ſon Dieu; s'il a de la joie, c'eſt de ſçavoir, que Dieu eſt aimé, & de pouvoir contribuer à le faire aimer : il ſent ce qu'il ne peut bien exprimer, il ſent comme le Prophête Roy, que Dieu eſt le Dieu de ſon cœur. *Deus cordis mei.*

Toute l'école convient, qu'on eſt obligé de produire des actes de cet amour affectif; mais quand, & dans quelles conjonctures? à quel âge & dans quelles circonſtances? c'eſt

ſurquoy les Théologiens ne ſont pas entiérement d'accord. Heureux qui ſacrifie à Dieu les prémices de ſon cœur, dont il eſt ſurement plus jaloux, qu'il ne l'étoit dans l'ancienne Loy des prémices de chaque choſe. Mais eſt-ce une obligation de les conſacrer à Dieu le plûtôt qu'il eſt poſſible? Avec combien de raiſon le Pape Innocent XI. a-t'il condamné ceux, qui excuſent de péché un homme, ou qui ne produiroit qu'un acte d'amour de Dieu dans toute ſa vie; ou qui laiſſeroit paſſer les cinq ou ſix années entieres ſans en former un ſeul; ou qui ne ſe croiroit obligé de marquer à Dieu ſon amour, que lorſqu'ayant beſoin de rentrer en grace avec lui, il n'auroit point d'autre

moyen de recouvrer cette grace perduë par le péché. Le Pape Alexandre VII. avoit condamné auparavant cette autre proposition : l'homme n'est point obligé pendant tout le cours de sa vie de produire un acte, ou d'esperance, ou de foy, ou de charité, par la seule force des divins préceptes, qui regardent ces sortes de vertus.

Saint Thomas, & ceux qui le suivent, décident, que, dès qu'on a assez de raison pour être capable de commettre un péché mortel; on péche en effet mortellement, si on ne rend pas à Dieu le premier hommage de son cœur. Certains Théologiens demandent plus de connoissance & de lumieres; ils veulent qu'on soit suffisamment instruit de

ce que Dieu eſt, & de ce qu'il commande, encore ne bornent-t'ils pas ſi ſcrupuleuſement l'obligation du précepte au premier moment de la connoiſſance & de l'inſtruction; parce qu'ils ne trouvent pas, diſent-t'ils, de fondement aſſez ſolide, pour impoſer une obligation, qui leur paroît trop rigoureuſe : mais l'eſt-elle trop en effet? & dès que je ſçay qu'il y a un Dieu auteur de mon être, un Maître ſouverain, qui me commande de l'aimer, comment puis-je lui refuſer le premier mouvement libre & raiſonnable de mon cœur? Mais en avez vous été l'objet, mon Dieu? l'êtes vous de tant de perſonnes, qui portent ſur d'autres autels, & qui offrent à d'indignes idoles les

prémices de leurs cœurs? ne doivent elles pas vous aimer dans la ſuite d'autant plus ardemment, qu'elles ont eu le malheur de vous aimer trop peu, & trop tard.

Qui doute, que dans le cours d'une longue vie on ne ſoit indiſpenſablement obligé de former de tems en tems un acte d'amour de Dieu: on y eſt obligé au moment de la mort; on y eſt obligé dans les circonſtances de la vie, où l'on ne peut ſans cela, ni vaincre de fortes tentations, ni repouſſer des ennemis rédoutables, ni ſe ſoutenir dans de rudes épreuves.

Mais eſt-ce aſſez pour un cœur, qui vous aime, mon Dieu, de ſe borner à ces étroites obligations? je ſçay que vous voulez être aimé; je ſçay

que vous êtes infiniment aimable : que ne puis-je à tous les momens de la vie vous répeter que je vous aime ! ouy je ſouhaiterois, que tous les mouvemens de mon cœur fuſſent autant d'actes, & d'actes parfaits de votre divin amour.

Sainte Thereſe compare auſſi ingenieuſement, que ſolidement, l'amour de Dieu, cet amour affectif, quand il eſt dans un dégré de perfection, à ces ſources d'eau vive, dont le bouillon ſortant continuellement du creux de leur petit baſſin, fait monter & tournoyer juſqu'au haut le ſable avec l'eau : ainſi l'amour de Dieu dans certaines ames eſt toûjours boüillonant, dit-elle, toûjours penſant à Dieu, & à ce qu'elles feront pour Dieu :

elles ne peuvent ſe contenir elles-mêmes, non plus que cette eau dans ſon fond, d'où elle s'éleve ſans ceſſe; l'amour divin ne laiſſe pas dans l'inaction une ame, qu'il remplit: elle s'éleve preſque continuellement vers ſon Dieu, & toute enyvrée qu'elle eſt de ſon amour, elle voudroit, pour l'aider à louer Dieu, que tous buſſent à la même ſource, qui ne peut tarir. *Domine* [illegible] *mihi hanc aquam.*

La même Sainte compare encore le même amour affectif à un grand feu, qui a beſoin pour l'entretenir, qu'on lui fourniſſe toûjours de quoi brûler: il en eſt de même, dit-elle, de ces ames saintement affectionnées, qui à quelque prix que ce puiſſe être, voudroient

droient inceſſament fournir du bois à ce feu ſacré, pour l'empêcher de s'éteindre : pour moi, ajoûte la Sainte, quand je n'aurois que des pailles à y jetter, je ne laiſſerois pas de me conſoler.

Delà il eſt aiſé de comprendre, quels deſirs, quels vœux fait former cet amour affectif, il voudroit tout faire & tout ſouffrir pour le divin objet qui l'embraſe, impatient de donner à ſon divin Sauveur les mêmes marques d'amour, qu'il en a reçues : il ſouhaite d'être toujours mepriſé, & de ſouffrir toujours pour lui. *Semper contemni & pati pro te* : ou ſouffrir, ou mourir, s'écrioit ſainte Thereſe. *Aut pati, aut mori.*

Sainte Magdelaine de Pazzy, comblée des délices, que pro-

dans le monde d'un attachement, qui n'eſt que dans les ſentimens, ni d'un devouement, qui ne ſe montre que par les paroles : tant de belles proteſtations, qu'il vous plaira, elles ſeront inutiles, tant qu'elles ſeront ſteriles : ainſi jugeons-nous de l'amitié de ceux, qui ſe diſent nos amis ; nous la croyons ſuperficielle & fauſſe, quand elle eſt oiſive. *Non diligamus verbo neque lingua, ſed opere & veritate.* Que notre amour pour le prochain, dit ſaint Jean, ne ſoit point en paroles, ni ſur la langue, mais qu'il ſoit effectif & véritable. Saint Bernard, S. François de Sales, tant d'autres, ſe ſervent de ces paroles du Diſciple bien-aimé, quand ils parlent de l'amour de Dieu. Non ce n'eſt point aſſez, que

notre amour ſoit affectif. Dieu même s'eſt-il contenté d'un pareil amour à notre égard ? que n'a poient fait Dieu pour nous ? que n'a point ſouffert notre divin Sauveur ? ainſi notre amour pour Dieu doit être effectif: ſi vous m'aimez, diſoit le fils de Dieu à ſes Apôtres, gardez mes commandemens. *Si diligitis me, mandata mea ſervate.*

Que l'on demande à chacun, dit ſur cela St. Gregoire, s'il aime Dieu, il répond avec autant de confiance que de fermeté, qu'il l'aime, *Reſpondet diligo* : mais faites attention, ajoûte ce grand Pape, à ces paroles de la verité même : ſi quelqu'un m'aime, il mettra ma parole en pratique : *ſi quis diligit me, ſermonem meum ſer-*

vabit. La preuve donc la plus solide de notre amour pour Dieu, *Probatio ergo dilectionis*, c'est de le faire paroître par les œuvres, *Est exhibitio operis*. C'est pour cela, que St. Jean dans sa premiere Epître, assure que celui, qui dit qu'il aime Dieu, & qui ne garde pas ses commandemens, est menteur *Mendax est*, & qu'il n'y a point en lui de verité. *Et veritas in eo non est*. Mais, ajoûte le même Apôtre, pour celui qui met en pratique la divine parole, c'est celui-là veritablement qui a un parfait amour de Dieu. *Verè in hoc charitas Dei perfecta est.*

Sur cette regle, êtes-vous aimé, mon Dieu, dans le monde? votre loi y est-elle observée? vos commandemens y sont-ils gardés? malheur à qui dé-

ment par ses œuvres les protestations de l'amour de Dieu, que sa langue prononce. *Mendax est.*

Il ne sera pas inutile d'entrer encore dans un plus grand détail, & d'examiner plus à fond en quoi, & comment notre amour pour Dieu doit être tout ensemble & affectif & effectif.

Pour y procéder plus surement & plus solidement, je m'attache à deux effets de l'amour divin, que l'Eglise nous propose dans la belle priere qu'elle adresse à Dieu au nom de tous les fideles, pour lui demander son amour: priere qui renferme sur tout deux choses; la premiere est, que nous l'aimions par dessus tout; la seconde, que nous l'aimions en tout. Pénetrez, Seigneur, dit-elle, pénetrez nos cœurs des sentimens les plus ardents & les

plus tendres de votre amour. *Infunde cordibus nostris tui amoris affectum*; Afin que vous aimant par dessus tout & en tout, *Ut te in omnibus & super omnia diligentes*, nous puissions mériter l'heureux accomplissement de vos promesses. L'amour affectif & effectif doit nous faire aimer Dieu par dessus tout, *super omnia*, & nous le faire aimer en tout, *in omnibus*. L'aimer par dessus tout, c'est le préferer à tout : l'aimer en tout, c'est aimer tout en lui, & n'aimer rien que par rapport à lui ; & c'est en quoi consiste le précepte, sçavoir l'étendue, qu'il faut tacher de donner à l'amour de Dieu, également dans les sentimens & dans les actions ; c'est par là que notre amour sera tout à la fois & affectif & effectif, & c'est ainsi, qu'il con-

vient d'aimer Dieu en Dieu ; non autant qu'il le mérite, mais autant que nous le pouvons aimer, tachant de porter notre amour à toute la perfection, dont nous pouvons être capables.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : comment ? de tout votre cœur *ex toto corde*, de toute votre ame, *ex tota anima*, de toutes vos forces *ex omnibnš viribus*, & de tout votre esprit *ex omni mente tua*. Ces differentes expressions, disent les saints Docteurs & les Interpretes, ne signifient qu'une même chose, & ne sont employées, que pour nous faire mieux sentir l'obligation, que nous avons de donner à Dieu dans nos cœurs la préference, qu'il demande, & qu'il mérite, de

miere place ; préference qui ne doit pas se borner au sentiment, ce qui est propre de l'amour affectif, mais qui doit même éclater dans la pratique ce qui regarde l'amour effectif.

Qu'est-ce en effet, demande saint Gregoire le Grand, que d'aimer Dieu de tout son cœur, de l'aimer de toute son ame, de l'aimer de toutes ses forces, de l'aimer de tout son esprit ? Jesus-Christ, repond ce grand Pape, ne prétend pas seulement nous apprendre par là de quel principe & de quel fond doit partir notre amour pour Dieu, mais jusqu'à quel dégré de supériorité il doit s'élever : *Non tantum narrat ex quo, sed ex quanto, cùm subjungit ex toto.*

Ainsi nous dire que nous devons aimer Dieu de tout notre

cœur, *ex toto corde*, c'eſt nous dire, que le deſir dominant de notre cœur, le deſir le plus efficace, le plus conſtant, doit être de demeurer attaché à Dieu au depens de tout ce qui pourroit ou l'emporter ſur ſon amour, ou lui en diſputer, en partager même avec lui les ſentimens & les effets; c'eſt pour quoi Dieu dans l'ancienne Loy réprochoit au Grand Prêtre Heli, d'avoir été plus touché de l'honneur de ſes enfans, que de celui de ſon Autel, *magis honoraſti filios tuos, quàm me*, & dans la loi de grace Jeſus-Chriſt nous aſſure, que qui aime ſon pere & ſa mere, ſon fils ou ſa fille, plus que lui, n'eſt pas digne de lui. *Non eſt me dignus.*

Nous dire que nous devons aimer Dieu de toute notre ame

ex tota anima , c'eſt nous dire que la premiere vûë de notre ame , ſon mouvement le plus fort doit être pour Dieu ; tellement qu'elle ſoit prête à étouffer toute autre inclination , toute paſſion contraire ; telles ſont ces trois paſſions que St. Jean dans ſa premiere Epître regarde comme les trois ſources générales de tout ce qui eſt le plus oppoſé à cet amour de préference , que Dieu commande , & qu'il merite par tant de titres ; quelles ſont ces paſſions ? l'amour dereglé des plaiſirs & de tout ce qui flatte criminellement les ſens, *concupiſcentia carnis*. L'amour inſatiable des richeſſes qu'on veut acquerir , augmenter , conſerver par toutes ſortes de voyes , *concupiſcentia oculorum*. L'amour demeſuré

des honneurs, cet orgueil, qui facrifie fi fouvent à l'ambition, Dieu, la Réligion, la raifon-même. *Superbia vitæ.*

On fe flatte fouvent fort injuftement d'aimer Dieu de toute fon ame, de forte qu'on préfere en effet cet amour divin à toute autre amour, à toute paffion; j'en appelle à vos cœurs, dit fur cela St. Auguftin, car ici je ne confulte que vos cœurs; je n'ai befoin que du feul témoignage de vos cœurs, qui feuls peuvent être bons juges entre vous & moi: confultez donc vos cœurs, & qu'ils me répondent, *refpondeat cor veftrum.* Si Dieu à ce moment vous laiffoit le maître de joüir de tous les plaifirs, de poffeder tous les biens, de briller dans tout l'éclat des digni-

tés, que la volupté, l'avarice, l'ambition vous font desirer avec le plus d'ardeur, mais d'en joüir toûjours, d'en joüir éternellement, d'en joüir sans craindre de vous les voir enlever par la mort, d'en joüir par conséquent sans trouble, sans inquiétude, sans allarme & même sans dégout, mais aussi sans esperance de voir jamais Dieu dans le Ciel, d'avoir jamais part à la gloire & au bonheur de ses saints, encore une fois que votre cœur me réponde : une pareille destinée, cette offre de la part de Dieu-même vous contenteroit-elle ? *An gauderetis istis bonis*. Vous vous en contenteriez, dites-vous, repondant selon le sentiment de votre cœur ! *Si gauderes ?* Non vous n'avez pas encore

commencé à aimer Dieu, *Nondum cœpisti esse amator Christi.* Je dis à l'aimer préferablement à tous les biens sensibles, que vous pourriez goûter éternellement sur la terre; si l'on consultoit quelquefois de la sorte son cœur, si l'on s'en tenoit à sa réponse, combien peu pourroient se flater d'aimer Dieu de toute leur ame., *Ex tota anima.*

Nous dire que nous devons aimer Dieu de toutes nos forces, *ex omnibus viribus*, c'est nous dire que nous devons être tellement determinés à faire ce que Dieu veut, & à accomplir ses ordres, que quand il faudroit s'assujettir aux pratiques les plus mortifiantes & les plus humiliantes, quand il faudroit porter sa tête sur les échafauts, passer par les brasiers al-

lumés, prodiguer son sang & sa vie, dès qu'il s'agit de ne rien faire contre les intêrets & les ordres de Dieu, on soit prêt à tout souffrir, à mourir même, plûtôt que de perdre sa grace & son amour.

C'est ainsi que dans l'ancienne Loy les trois compagnons de Daniel aimerent mieux être livrés aux flammes les plus ardentes, que de flechir le genou devant la statue de Nabuchodonosor; c'est ainsi que Daniel lui-même préfera d'être jetté dans la fosse aux lions, plûtôt que d'obéir à l'ordre de Darius, qui deffendoit de prier quelque Dieu, ou quelque homme que ce pût être, sinon lui seul; c'est ainsi que le ferme & constant Mardochée meprisa également, & la haine, & la faveur de

l'insolent Aman ; ainsi l'inflexible Eleazar préfera une mort glorieuse à une lache dissimulation ; ainsi le genereux Mathathias & ses enfans, ainsi les sept freres Machabées & leur mere, insensibles aux promesses, aux menaces, aux tourmens du puissant & cruel Antiochus, sacrifierent tout, & se sacrifierent eux-mêmes à la gloire, à la loy, à l'amour de leur Dieu. N'est-ce pas là l'aimer de toutes ses forces ? *Ex omnibus viribus.*

Saint Paul dans la nouvelle loy inspire ce divin amour aux Romains ; cet amour de préference, qui rend un cœur à l'épreuve de tout ce qui pourroit être capable, ou de le flatter, ou de l'intimider ; je suis assuré, leur écrit-il, que ni la mort, ni

la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les vertus, ni le present, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature, ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus-Christ Notre Seigneur.

Ce genereux sentiment de S. Paul nous charme, on l'envie en quelque sorte, & l'on s'estimeroit heureux d'être dans la même disposition, & de faire au monde le défi, que fait cet Apôtre, d'arracher de son cœur la charité & l'amour divin.

Mais ne nous y trompons pas; Saint Paul ne parle pas ici en Apôtre, en vaisseau d'élection, en homme élevé jusqu'au troisiéme Ciel, il parle en simple fidele, & cette disposition tou-

te héroïque qu'elle nous paroisse, n'est pas de conseil & de perfection, mais de nécessité & de précepte. Cette maniere d'aimer Dieu de toutes ses forces, n'est pas le seul partage des ames distinguées & élevées: tout fidele y est également obligé, de sorte que si, en sondant son cœur, il voyoit quelque chose, ou dans l'éclat, ou dans l'obscurité, ou dans la prosperité, ou dans l'adversité, ou dans l'élevation, ou dans l'humiliation, ou dans l'estime & l'amitié, ou dans le mépris & la haine des hommes, ou dans l'opulence, ou dans la pauvreté, ou dans la santé, ou dans la maladie, ou dans la mort même, qu'il ne fût prêt à souffrir & à sacrifier plûtôt, que de perdre la grace & l'amour de

ſon Dieu ; il le perdroit dès lors cet amour de préference, parce qu'il n'aimeroit pas Dieu de toutes ſes forces, *ex omnibus viribus.*

Les hommes apoſtoliques, les véritables Saints ne ſe contentoient pas de cette diſpoſition qui eſt néceſſaire & de précepte ; ils ſe faiſoient un véritable plaiſir de ſacrifier à l'amour de leur Dieu leurs forces, leur ſanté, leur vie-même ; quels travaux n'embraſſoient-ils pas ? quelles fatigues n'eſſuoyent-ils pas, pour procurer & étendre la gloire du Dieu de leur cœur. De mille exemples que j'en pourrois rapporter, je n'en choiſis qu'un ſeul, c'eſt celui de St. Ignace de Loyola ; quand on lui repréſentoit tout ce que ſon zele lui faiſoit entre-

prendre & souffrir, quand on le prioit de se menager sur tout à l'égard de ceux, auprès desquels on jugeoit son zele assez inutile ; quand je ne les empêcherois que de commettre un seul peché mortel, repondoit-il, je croirois ma peine bien employée.

On peut encore juger de son amour pour Dieu : je dis de cet amour genereux, qui fait tout entreprendre & tout souffrir pour la gloire de la divine Majesté ; par ce trait qu'on lit dans sa vie. Que feriez-vous, dit-il un jour à un de ses amis, si Dieu vous disoit, au cas que vous vouliez mourir à present, je vous donnerai la gloire éternelle: mais si vous voulez vivre encore, je ne vous assure point de votre salut, je vous jugerai

ſelon l'état où vous ſerez à l'heure de votre mort, ſi, dis-je, notre Seigneur vous tenoit ce diſcours, & qu'il vous vînt dans l'eſprit, que, demeurant en ce monde, vous pourriez rendre quelque ſervice à la Majeſté divine; que feriez-vous? Cet ami timide ne delibera pas, & répondit qu'il prendroit le parti le plus ſûr ſans héſiter. Pour moi, repliqua le Saint, je ne le ferois pas; & ſi je croyois pouvoir avancer la gloire de Dieu en quelque choſe, je le supplierois de me laiſſer vivre, & il me ſemble, après tout, que je ne riſquerois rien. Telle étoit la juſte idée que ce grand Saint avoit, & de la bonté, & de la gloire de Dieu, à laquelle il étoit toûjours prêt de ſacrifier tout. N'eſt-ce pas là l'aimer de

leur paroiſſoit digne de leur eſtime, & tout ce qui n'eſt point Dieu, ou de Dieu, ou pour Dieu, étoit l'objet de leur mépris.

Vous connoiſſez, mon Dieu, diſoit la Reine Eſther, la néceſſité où je me trouve de paroître dans l'éclat d'une grande Reine, *Tu ſcis neceſſitatem meam.* Mais vous ſçavez auſſi l'horreur, que j'ai pour toute cette orgueilleuſe ſplendeur ; & vous ſçavez enfin que votre ſervante ne s'eſt jamais réjoüie qu'en vous, ô Seigneur Dieu d'Abraham ! Ainſi Eſther aimoit-elle Dieu de tout ſon eſprit, *ex omni mente.*

Je ne m'étends point en particulier ſur cet article : ce que nous avons dit ſur les trois précedens l'éclaircit aſſez, & en

donne toute l'intelligence nécessaire.

Mais je ne puis omettre les explications differentes que St. Augustin & St. Bernard donnent aux termes mêmes du précepte, par où cet amour de préference nous est commandé. Aimer Dieu de tout son cœur, dit St. Augustin, de toute son ame, de toutes ses forces, c'est rapporter toutes les pensées de son esprit, tous les mouvemens de son cœur, toutes les actions de sa vie, à celui, de qui l'on tient & son esprit, & son cœur, & sa propre vie. Je n'entreprends point de développer plus au long cette explication de St. Augustin, parce que j'aurai lieu dans la suite de parler à fond de cette maniere d'aimer Dieu, en rapor-

tant

tant tout à ſa gloire, & en faiſant tout pour ſon amour.

Saint Bernard dans ſon 20e. diſcours ſur le Cantique des Cantiques nous fournit deux autres explications des termes, dans leſquels eſt conçu le premier & le plus grand commandement.

Ce divin amour, dit-il, doit être le principe de notre zele pour la gloire & les interêts de Dieu : zele que la charité allume & enflâme, *Zelum tuum inflammet charitas.* Zele que la ſcience regle & forme, *Informet ſcientia.* Zele que la conſtance rend toûjours ferme & égal, *Firmet conſtantia.* Zele fervent & ſans tiedeur, *Sit fervidus.* Zele circonſpect & ſans indiſcrétion, *Sit circonſpectus.* Zele toûjours invincible & ſans

crainte, *Sit invictus.* De sorte qu'on ne craigne pas même de mourir pour le Dieu, qu'on a aimé par préference à tout : car il est écrit, que le divin amour est fort comme la mort, *Fortis est ut mors dilectio.* Il me semble, dit ce Pere, qu'on peut réduire à ces qualités du zele, que l'amour divin doit inspirer, ces paroles mêmes du précepte, s'il ne se presente cependant pas quelqu'autre explication plus convenable.

Le même Pere dans le même discours en propose une autre, qui ne me paroît pas inferieure à celle, que je viens d'exposer.

Cet amour, qui vous est commandé, dit-il, cet amour de préference, doit vous élever au-dessus de toutes les plus flatteu-

ſes douceurs, *nec abduci blanditiis*; vous faire mepriſer toutes les plus ſéduiſantes tromperies, *Nec ſeduci fallaciis*; ſans vous laiſſer abattre par les plus criantes injuſtices, *Nec injuriis frangi.* Voila ce que j'appelle aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de toute ſa force. *Toto corde, tota anima, tota virtute diligere eſt.*

Voilà donc en quoi conſiſte ce degré eſſentiel, cette ſouveraineté d'amour, qui doit donner la premiere place à Dieu, qui doit l'élever dans nos cœurs, au deſſus de nous-même & du monde : voilà la ſublimité du précepte.

Précepte qui a ſi fort étonné Calvin, ce fameux héréſiarque de nos derniers ſiecles, qu'il a bien oſé avancer avec autant

d'impieté, que d'ignorance, que Dieu en cela en particulier, aussi-bien que dans tous les autres points de sa divine Loi, que Dieu, dis-je, commande l'impossible à l'homme ; impieté de dire, que Dieu nous commande, ou puisse jamais nous commander ce que nous ne pouvons pas ; mais ignorance, ou grossiere, ou affectée, de penser que l'homme, avec le secours de la grace, ne puisse assez aimer Dieu pour le préferer à tout.

N'est-ce pas, mon Dieu, ce qu'ont fait tant de genereux Martyrs, qui, soutenus de votre grace, vous ont aimés jusqu'à repandre leur sang plûtôt, que de prodiguer à des vaines idoles l'encens qui n'est dû qu'à vous seul ? N'est-ce pas ce que font encore tous les jours tant

d'ames fideles que nous voyons dispoſées à ſacrifier toutplûtot, que de perdre votre amour ?

Je le puis donc, comme elles, puiſque j'ai comme elles un cœur capable de vous aimer, & je le dois comme elles, puiſque j'en ai le même commandement, & le même précepte.

On ſçait la réponſe que fit autrefois Jeſus-Chriſt à ce Docteur de la loy, qui lui demandoit ce qu'il feroit pour poſſeder la vie éternelle. Qu'y-a-t-il d'écrit dans la loy, lui dit le Fils de Dieu? que liſez-vous ? il repartit, vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, &c. & votre prochain comme vous même : vous avez bien repondu, lui dit Jeſus-Chriſt : faites cela & vous vivrez. *Hoc fac & vives.* Reponſe

qui fait également sentir, qu'il est,& necessaire,& possible,d'aimer Dieu de la sorte : aussi le Concile de Trente a-t-il frappé d'anathéme ceux, qui disent, que les préceptes sont impossibles.Le premier & le plus grand qui regarde l'amour de Dieu ne l'est donc pas.

En finissant ce qui regarde cet amour de préférence, que Dieu demande, & que nous lui devons,autant par justice & reconnoissance, que par obéissance ; je ne puis m'empêcher de faire remarquer la grandeur de notre Dieu, au-dessus de toutes les puissances du monde ; car il n'appartient qu'à Dieu, d'étendre son souverain domaine jusques sur le cœur de l'homme. Il n'appartient qu'à ce maître si grand, de dire à

ce cœur si jaloux de ses sentimens: *diliges*: vous aimerez; les autres, je parle des maîtres de la terre, peuvent bien nous commander un respect extérieur. Dieu seul peut nous ordonner un devouement intérieur : ceux-la peuventpar leur authorité nous obliger à les craindre : Dieu seul peut nous obliger à l'aimer ; les premiers peuvent exiger nos services, nous demander le sacrifice de nos biens, de nos vies-mêmes; vous seul, mon Dieu, pouvez m'obliger à vous faire le sacrifice de mon cœur : heureux que vous ne l'ayez pas dedaigné! vous me commandez de vous aimer, Seigneur, & de vous aimer au dessus de tout. Eh que penser d'un tel commandement ? il faut que vous

ayez bien connu, & l'injuſtice, & l'ingratitude, & l'inſenſibilité de mon cœur, pour me faire de votre amour, de cet amour de préference, un commandement ſi exprès, & ſi indiſpenſable. Il faut donc aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de toutes ſes forces, & de tout ſon eſprit ; voilà le premier & le plus grand commandement. Il faut aimer Dieu au-deſſus de tout, & c'eſt cet amour de préference, qui eſt commandé, & commandé à tous ; mais qui peut ſe flatter de le remplir dans toute ſon étendue & dans toute ſon obligation ?

Saint Pierre préſomptueux, comptant trop ſur ſes propres ſentimens, jure au Fils de Dieu, que, quand il faudroit mourir avec

avec lui, il ne le renieroit jamais. Affreuse foiblesse du cœur humain ! le même Apôtre oublie dans l'occasion ses plus genereuses protestations, & dément honteusement à la voix d'une servante, & tout son courage, & tout son amour pour Jesus-Christ : heureux d'avoir reparé, en rendant trois fois à son divin maître un témoignage éclatant de son amour, la faute, qu'il avoit commise en le renonçant trois fois.

Quand Dieu par une voix interieure & secrette, fait à une ame la même demande que Jesus-Christ fit autrefois à saint Pierre, *diligis me* ? m'aimez-vous ? mais m'aimez-vous au dessus de tout ? dans l'ardeur d'une communion, ou d'une oraison fervente, on répond

comme St. Pierre, *tu ſcis quia amo te :* Seigneur qui connoiſſez le fond de mon cœur, vous ſçavez que je vous aime. L'éxemple de St. Pierre préſomptueux & infidele, doit nous rendre humbles & pleins de défiance de nous-mêmes, juſques dans les plus fortes proteſtations de notre amour pour Dieu : mais ſoutenus par une humble priere, par une ſainte confiance en Dieu, par la ſage précaution d'éviter les occaſions dangereuſes, eſperons que fortifiés, comme lui, par la grace, nous pourrons proportionner, comme lui, l'ardeur & la ſincerité de notre amour pour Dieu à toutes nos laches infidelités paſſées.

Heureux, ſi, comme ce genereux Apôtre, nous ne nous

contentons pas de cet amour de préférence qui est de precepte, & qui doit nécessairement nous mettre dans la disposition de souffrir tout plûtôt, que de perdre la grace de Dieu & son amour, heureux, dis-je, si nous portons notre amour pour Dieu jusqu'à une préference de perfection, qui nous empêche de balancer dans tout ce que nous croirons pouvoir être, & plus agréable à Dieu, & plus avantageux pour sa gloire! c'est jusqu'à ce dégré sublime, que Ste. Therese a porté son amour pour Dieu, quand elle s'est engagée par un vœu exprès à faire toujours tout ce qu'elle croiroit être plus parfait & plus agréable à Dieu.

Ce vœu, tout héroique qu'il paroit, comme il l'est en effet,

n'a rien qui étonne, que dis-je ? n'a rien qui ne charme un cœur aussi pénetré d'amour pour Dieu, que l'étoit celui de Ste. Therese ; mais qui ne l'aime pas, comme elle, pourroit-il sans témerité s'imposer une si sublime, & en même tems si étroite obligation.

Je m'engage insensiblement à parler de ce qu'il y a de plus parfait dans l'amour de Dieu. J'en ai déja repandu quelques traits dans la suite de cet ouvrage, selon que les occasions s'en sont presentées : mais je dois le faire plus à fond, & c'en est ici plus particulierement le lieu. Car, comme S. Paul écrit aux Romains, qu'il est également redevable aux Grecs & aux Barbares, aux Juifs & aux Gentils ; je crois l'être aussi à

ceux qui tendent à la perfe-ction de l'amour divin autant qu'à ceux, qui s'en tiennent précisément à ce que ce grand précepte ordonne, & qui est pour tous d'une indispensable obligation. Aspirez, dit le même Apôtre aux Corinthiens, aspirez à de plus grands dons, & je vais vous montrer une voye plus excellente. *Excellentiorem viam vobis demonstro.*

Après donc avoir expliqué la premiere demande, que fait l'Eglise à Dieu au nom de tous les fideles; je dis, cet amour de préference, qui doit mettre dans une véritable determination de sacrifier tout ce qui seroit capable de nous faire perdre la grace de Dieu & son amour, *super omnia diligentes*; J'entre dans la seconde deman-

de, que l'Eglise fait à Dieu, qui est que nous l'aimions en tout *in omnibus* c'est-à-dire en tout ce qui est hors de nous, & qui nous environne ; en tout ce qui part de nous & de notre propre fond ; enfin, en tout ce qui nous arrive de personnel, ou dans les évenemens extérieurs, ou dans ceux qui sont intérieurs, & qui regardent l'ame ; soit consolations que Dieu repand avec autant d'abondance, que de douceur, dans un cœur dont il est aimé ; soit desolations vives & ameres, par lesquelles, où il punit les plus legeres infidélités, où il éprouve un cœur fidele, & le purifie de plus en plus pour en être de plus en plus aimé.

Faites, mon Dieu, par votre grace, que je puisse bien

pénetrer ces trois effets de votre divin amour. Je vous en demande tout à la fois, Seigneur, & l'intelligence & le goût. Une connoissance seche & sterile ne serviroit, par ma faute, qu'à ma confusion. Etre instruit de toute l'étenduë qu'on peut donner à votre amour, & lui prescrire des bornes trop étroites, ne seroit-ce pas ressembler à ceux, dont se plaint votre Apôtre, qui vous connoissant comme Dieu, ne vous ont pas glorifié comme Dieu. Un Dieu doit être aimé en Dieu, mais l'homme est-il capable de l'aimer en Dieu? au moins convient-il, qu'il fasse ses efforts, pour donner à son amour toute l'étendue, qu'il peut lui donner avec le secours de la grace; & par conséquent d'aimer Dieu en tout *in omnibus*.

Qu'eſt-ce qu'aimer Dieu en tout ce qui eſt hors de nous ? c'eſt l'aimer dans tous les objets exterieurs, qui frappent nos ſens ; dans tous les êtres, qui nous environnent, & qui compoſent ce vaſte univers ; eſtres animés & inanimés, eſtres raiſonnables & irraiſonnables, celeſtes ou terreſtres, Cieux, Aſtres, terre, parens, amis, ſelon les divers rapports qu'ils ont avec nous, ſelon les divers uſages à quoi ils ſont propres, & que nous en faiſons, ſelon les divers ſentimens qu'ils peuvent nous inſpirer, ou de mepris, où d'eſtime, ou de douleur, ou de joye, ou de crainte, ou de deſir. Aimer Dieu en tout cela, c'eſt n'aimer rien de tout cela, que pour Dieu & en vûë de Dieu, en ſorte que dans ces differen-

tes choſes, je vous aime, mon Dieu, ſi je ne les admire, qu'autant qu'elles me decouvrent votre grandeur ; ſi je ne m'y attache, qu'autant qu'elles m'attachent à vous, ſi je ne les deſire qu'autant qu'elles me portent à vous; ſi je ne les crains, qu'autant qu'elles me ſeparent de vous; ſi je ne les regrette, qu'autant qu'elles peuvent m'unir à vous; ſi je ne les mepriſe, qu'autant qu'elles ſont capables de m'éloigner de vous. Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas dans cette heureuſe diſpoſition à votre égard ; helas pourquoi n'y ſuis je pas moi-même ? vous êtes en toutes choſes, vous y êtes pour nous, pourquoi donc ne nous cherchons-nous pas en tout? pourquoi ne vous aimons-nous pas en tout ?

Voilà cependant une des plus grandes occupations de l'amour divin : comme le feu s'attache à tout pour le consumer en se nourissant soi-même ; ainsi l'amour de Dieu se sert de tout pour s'allumer, pour s'embraser, pour prendre toujours de nouvelles forces, pour transformer tout en lui ; en sorte que tout devient pour une ame fidelle, ou amour de Dieu, ou sujet d'amour. Eclairée de la lumiere de la foy, mais d'une foy vive, d'une foy penetrante, à la lueur de ce flambeau qui la guide, elle trouve, elle aime Dieu par tout & en tout ; parce que par tout & en tout, elle trouve & aime les perfections de Dieu.

Si c'est vers le ciel que je porte mes regards, je vois, comme

dans une peinture brillante, toute la magnificence & la grandeur de mon Dieu, *Si hæc tam pulchra ſunt, qualis ipſe ? ſi hæc tanta ſunt, quantus ipſe ?* Si vos ouvrages ſont ſi beaux, ſi grands, ſi admirables, qu'êtes-vous donc vous-même, ô mon Dieu ? vous qui êtes la ſource & le principe de toutes les perfections, qui me charment dans vos créatures ! *Qui pulchra fecit, pulchrior eſt omnibus, quæ fecit.* Si c'eſt ſur la terre que j'abaiſſe mes yeux, j'y découvre toute la richeſſe & toute la liberalité de Dieu dans tout ce qui ſert à mes beſoins néceſſaires, ou à mes innocens plaiſirs ; Dieu de bonté, dont la puiſſance toujours attentive & bienfaiſante, me fournit abondamment tout ce qui pour-

roit m'être, ou néceſſaire, ou agréable. Pourrois-je uſer de vos biens, ſans reconnoître & aimerla mainliberale qui les répand ſurmoi avec une profuſion vraiment divine? ſi ſelon l'ordre du Sauveur-même, je conſidere les oiſeaux du Ciel, les fleurs de la terre, j'y reconnois la providence, qui nourrit les ûns, qui fait éclore les autres: ſi vos ſoins s'étendent, mon Dieu, ſur les eſtres-mêmes incapables de vous aimer, que faites-vous pour les hommes, que vous avez crées pour vous? mais que doivent-ils aimer, que vous ſeul? eſt-ce un ami, qui nous conſole & qui nous ſoulage? eſt-ce un ennemi, qui nous dechire & qui nous ruine? nous adorons, nous aimons également la bonté & la juſtice de

Dieu,qui se sert des hommes,ou pour nous secourir , ou pour nous punir : *Beatus qui amat & amicum in te , & inimicum propter te.* C'est vous , mon Dieu, vous seul,que je veux aimer également , & dans mes amis , & dans mes ennemis , sans permettre à mon cœur aucun sentiment libre & volontaire , ou d'une inclination trop naturelle , ou d'une aversion déraisonnable. Oui je ferai doresnavant tous mes efforts , & pour purifier l'une par votre amour , & pour sacrifier l'autre à votre amour , non seulement en remplissant votre commandement sur l'amour de nos ennemis , mais en le portant autant,qu'il me sera possible,avec le secours de votre grace , jusqu'à la perfection de la charité chrétien-

ne. Eſt ce un riche, qui par ſon éclat nous éblouit ? eſt-ce un pauvre, qui nous dégoute par ſa miſere ? l'un & l'autre nous éleve à la connoiſſance de la providence de Dieu, & nous porte à l'aimer ? vous avez fait l'un & l'autre, Seigneur, vous avez fait l'un pour l'autre: j'adore & j'aime également votre ſageſſe qui procure un moyen de ſalut, à l'ûn dans ſes biens & par ſes aumones, à l'autre dans ſa miſere & par ſa patience.

Il eſt non ſeulement permis, mais il eſt ordonné aux enfans, d'aimer leurs parens ; à tous les Chrétiens, d'aimer leur prochain, d'aimer même leurs ennemis ; je pourrois faire ſur cela une infinité de réflexions après les Peres & les Théolo-

giens ; mais je ne m'attache qu'à une seule qui est plus propre du sujet, que je traite : la voici.

Je vous donne un commandement nouveau, dit Jesus-Christ à ses Disciples, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimé, *sicut dilexi vos*. Il est nouveau, disent les Théologiens avec St. Thomas, non dans la substance, mais dans la maniere. *Quoad modum.*

Or comme Jesus-Christ nous a aimé purement pour Dieu, nous devons nous aimer les uns les autres purement pour Dieu, sur quoi S. Augustin fait une réflexion bien digne de lui, & de nos attentions. Ce commandement n'est pas seulement nouveau, dit-il, parce que le fils

chain : je dis notre prochain, qui n'a rien d'aimable en soi, qui n'a rien que de rebutant, que de capable, ou d'exciter notre dégoût, ou de produire notre mépris, notre ressentiment, & même notre haine. Le precepte regarde tous les hommes, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit notre prochain, & que nous ne devions regarder comme tel. Mais sur le modele, que Jesus-Christ nous donne, qui est la charité, qu'il a euë lui-même pour nous, faisons tous nos efforts, pour porter la nôtre, jusqu'à sa perfection.

On peut dire avec S. Paul, que qui aime ainsi son prochain a accompli la Loy, sur tout la Loy qui regarde & ordonne l'amour de Dieu : *Qui diligit proximum, legem implevit.*

Sur ces principes si solides ; que doivent penser ceux, qui livrent leurs cœurs à des inclinations trop naturelles & trop humaines ? Peuvent-ils se flatter d'aimer Dieu en tout ? En vain parlerois-je à ceux, qui font de leurs cœurs des victimes de leurs attachemens dereglés, des victimes de leurs passions criminelles telles, qu'elles puissent être, ils ne m'écouteroient pas, ils ne me comprendroient pas ; comment profiteroient-ils de mon zele, & d'une instruction, qui leur est cependant si necessaire, & qui pourroit leur être si utile ?

Heureuses les ames, dit St. François de Sales, qui aiment Dieu en tout ! elles aiment plusieurs choses avec Dieu : mais Dieu est le principe & la fin de

leur chrétienne amitié, de leur ſaint attachement. Non ſeulement elles aiment Dieu par deſſus toutes choſes, mais en toutes choſes, & toutes choſes en Dieu.

Nous entendons dire des Saints, qu'ils avoient toujours Dieu devant les yeux ; qu'ils n'avoient proprement qu'une ſeule penſée, qui étoit la penſée amoureuſe de Dieu. Eſt-ce à dire, qu'ils ne penſoient qu'à une ſeule choſe ? non. Ils penſoient, comme nous, à tout ce qui frappoit leurs yeux, mais ils y penſoient autrement, que nous, prenant de tout ce qu'ils voyoient, & de tout ce qu'ils entendoient, une occaſion d'élever leurs eſprits vers Dieu, & d'y attacher leurs cœurs.

Deux manieres excellentes

de marcher dans la présence de Dieu. Les maîtres de la vie ſpirituelle préferent avec raiſon la ſeconde à la premiere : voici la pratique de l'une & de l'autre

La premiere conſiſte dans un acte d'entendement fondé ſur la foy-même, qui nous apprend que Dieu eſt par tout, par eſſence, par préſence & par puiſſance, qu'il remplit tout l'univers par ſon immenſité, qu'il eſt témoin de tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout, comme il regle & conduit tout ; qu'il pénetre même juſques dans le fond de nos eſprits, & qu'il dêmele les plis & les replis les plus cachés de nos cœurs ; nous vivons en lui, dit S. Paul, & c'eſt en lui que nous avons le mouvement & l'eſtre.

Voilà ce que nous apprend la

foy. Ainsi Moyse, dit le même Apôtre, considera Dieu, tout invisible qu'il est, & l'eut toûjours present à l'esprit, comme s'il l'eût vû, *invisibilem, tanquam videns, sustinuit.* Que falloit-il à S. Ignace de Loyola, pour le ravir hors de lui-même? à la vûë d'un vermisseau, d'une fleur, d'un brin d'herbe, en tout il adoroit le souverain auteur de la nature. Ainsi tout doit nous rappeller la présence de Dieu, qui nous éclaire par la lumiere du soleil, qui nous soutient par la fermeté de la terre, qui nous nourrit par les differents aliments, que nous fournit sa bienfaisante providence.

Mais les saints ne s'en tenoient pas à cet acte d'entendement, qui leur faisoit envisager

réconnoîrre & adorer Dieu ; dans tout ce qui étoit hors d'eux,& qui frappoit leurs sens. Ils passoient à la seconde maniere de se conserver dans la presence de Dieu. Je dis aux actes d'une volonté ardente, soumise, unie à la volonté de Dieu, & qui nous le fait aimer en tout ce qui est hors de nous. Cette seconde maniere est sans contredit la plus parfaite & la plus convenable au sujet,que je traite,mais je crois que l'une & l'autre : se trouve ordinairement réunies ensemble ; & que l'acte de la volonté, qui nous fait aimer Dieu dans tout ce qui nous est extérieur, se trouve ordinairement joint à l'acte d'entendement, qui nous le fait connoître & considerer dans tout ce qui nous environ-

ne, & dans tous les évenemens qui nous sont étrangers.

Dans la varieté des saisons, dans l'abondance ou disette des fruits de la terre, on adore & on aime la sage & juste providence de Dieu. Voit-on des fortunes dans la decadence, des familles nouvelles s'élever sur les ruines des anciennes ; apprend-on le gain ou la perte des batailles, les conquêtes ou la défaite des Armées les plus puissantes ? que vous êtes adorable, mon Dieu, dit une ame fidelle ; mais que vous êtes aimable dans tout ce que vous ordonnez & reglez ! vous faites le grand & le petit, le puissant & le foible ! vous êtes le Dieu des Armées ; vous donnez la victoire quand & à qui il vous plait ! vous changez

à votre gré toute la face de la terre, sans être vous même sujet à aucun changement : la pieté des justes, le libertinage des impies, la force de la grace, qui éclate dans les uns, la patience & la bonté de Dieu, qui se montre dans les autres, le vice, comme la vertu, tout sert à élever nos esprits vers Dieu, & à y attacher nos cœurs. Oüi, mon Dieu, s'écrie S. Bernard, tout me porte vers vous, & je trouve par tout & en tout de quoi vous adorer, & vous aimer *O in omnibus adorande & colende Domine* !

Ce qui doit d'abord en premier lieu nous engager à aimer Dieu de la sorte, & à marcher ainsi dans sa presence, c'est que tout ce qui est hors de nous, & qui tombe sous nos sens, n'a été

été fait que pour nous porter à Dieu, pour nous le faire connoître & aimer : ce sont autant de moyens dont Dieu prétend, que nous nous servions, pour nous attacher à lui, qui est seul notre véritable fin ; seroit-il pardonnable, ou de faire des moyens la fin, ou de se partager entre les moyens & la fin ? C'est vous aimer bien peu mon Dieu, que d'aimer quelque chose avec vous, que je n'aime pas pour vous ; & que de suivre un penchant naturel, qui me lie à ce qui flatte ou mes sens, ou mon cœur ; que de m'attacher aux hommes, parce que leur amitié peut me devenir ou utile, ou honorable, que de n'écouter que la voix de la nature ou de la reconnoissance, sans

que vous ayez aucune part aux nœuds que l'une ou l'autre peuvent former : c'est vous aimer bien peu, que de me livrer aux sentimens que vos differentes créatures peuvent exciter dans mon cœur, sans prendre delà occasion de vous aimer vous-même, en ne les aimant que pour vous : *minus te, Domine, amat, qui tecum aliquid amat, quod non propter te amat.*

La seconde raison pour laquelle nous devons ainsi aimer Dieu & marcher dans sa presence, c'est qu'il n'est point de moyen plus propre ni plus efficace pour assurer notre salut ; & pour parvenir à la perfection.

Que de graces differentes nous attire une si salutaire pratique ? quel préservatif n'est-

elle pas contre le peché ? Dieu me regarde, Dieu m'entend, Dieu pénetre dans mon esprit & dans mon cœur : je suis sous les yeux de mon créateur, de mon pere, de mon juge, de mon Dieu : ferois-je ou dirois-je telle & telle chose en presence d'une personne respectable, & fort au-dessus de moi? non on ne peche si aisément & si souvent, que parce qu'on perd Dieu de vûë ; le Ciel & la terre remplis de sa gloire, doivent également, & nous rappeller son souvenir, & nous inspirer son amour.

Cette pratique ne nous éloigne pas seulement du péché, mais elle est encore une voye facile & sûre pour parvenir à la perfection. Marchez devant

moi, disoit Dieu à Abraham; & vous serez parfait.

En effet en quoi consiste la perfection ? nous l'avons dit, & c'est de quoi tout le monde convient : elle consiste dans l'amour de Dieu : or cette pratique est un continuel exercice d'amour, qui nous unit sans cesse à Dieu, & qui nous y unit d'autant plus étroitement, que tout ce qui est hors de nous, tout ce qui nous est exterieur, nous en fait former des actes plus frequents, qui rendent toûjours notre amour pour Dieu plus ardent.

Il faut aimer Dieu en tout ce qui est hors de nous-mêmes, *in omnibus*, mais particulierement en tout ce qui sert, ou peut servir immediatement à sa

gloire. Si nous en croyons Sr. Paul, on n'eſt pas toujours aſſez en garde contre un certain zele d'émulation & d'envie. Qu'il eſt rare d'avoir des yeux aſſez purs, pour regarder avec autant de complaiſance la gloire, que procurent à Dieu des étrangers, qu'on regarde celle dont nous ſommes, ou dont nos amis ſont les inſtrumens.

Moyſe au chapitre XI. du livre des Nombres, nous donne un bel exemple de ce zele pur, veritable effet de l'amour de Dieu : Eldad & Meldad prophétiſerent dans le camp : Joſué le ſouffrit avec impatience, & pria Moyſe de les empêcher, *prohibe eos* : pourquoi, lui repondit Moyſe, l'affection, que vous me portez, vous rend-elle

ainsi jaloux ? plût-à-Dieu que tout le peuple prophétisât, & que le Seigneur repandît son esprit sur eux ! *Quis tribuat ut omnis populus propheriset.*

Par le même esprit, par la même pureté de zele & d'amour pour Dieu dans les choses, qui se passent au-dehors de nous, S. Paul ne pouvoit souffrir la jalousie qui s'éleva parmi les Corinthiens : j'ai appris, leur écrit-il, qu'il y a des contestations parmi vous : je parle de ce que chacun dit de son côté : moi je suis à Paul, & moi à Apollo, moi à Céphas, & moi à Jesus-Christ : quoi Jesus-Christ est-il divisé ? est-ce que Paul a eté crucifié pour vous ! ou que vous avez été baptisés au nom de Paul ? quand vous parlez de la sorte, n'êtes-vous

pas bien hommes? *homines estis* qu'est ce donc qu'Apollo, & qu'est-ce que Paul? ce sont les Ministres de celui, à qui vous avez crû; pour moi j'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître : nous sommes ses cooperateurs, vous êtes son champ & son édifice; ce n'est donc, ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais c'est Dieu lequel fait croître.

Les hommes sont toûjours & en tout tems les mêmes : si S. Paul vivoit encore, ne pourroit-il pas dire aux Chrétiens d'aujourd'hui ce qu'il écrivoit à ceux de Corinthe? car ne voit-on pas les mêmes contestations, les mêmes jalousies? je suis à Paul, dit l'un, & moi à Apollo, dit l'autre, pourvû

que les véritables Miniſtres de Dieu ne ſoient pas eux-mêmes diviſés.

Combien portent leur partage plus loin que les Corinthiens ; ce partage ſi contraire au vrai zele de la gloire de Dieu, qui doit être l'effet de ſon amour en tout ce qui arrive au dehors. Ceux, qui ſe declarent pour Paul, ne peuvent ſouffrir les ſuccès d'Apollo : quand on prend les interêts de l'un ou de l'autre, eſt-ce toujours le zele de la vraye religion, qui en eſt le principe ? la paſſion n'y a-t'elle point de part ? qui que vous ſoyez, je le repete après S. Paul, qui agiſſez & parlez de la ſorte, n'êtes-vous pas bien hommes ? *nonne homines eſtis.*

Il y en a, écrit le même Apô-

tre aux Philippiens, qui prêchent Jesus-Christ par envie, & pour contester, mais d'autres prêchent avec de bonnes intentions qu'importe, pourvû qu'on annonce Jesus-Christ de quelle façon que ce puisse être ? c'est ce qui me donne de la joye, & ce qui m'en donnera, *in hoc gaudeo, sed & gaudebo* : quand serez-vous aimé de la sorte, mon Dieu ? quand vous aimerai-je moimême ainsi, en tout ce qui est hors de moi, *in omnibus*, heureux, si je vous aime encore en tout ce qui vient de moi, en tout ce qui part de mon propre fond.

Aimer Dieu de la sorte, c'est raporter à Dieu, selon les paroles de l'Apôtre, toutes nos actions : c'est même une façon

de marcher & de se tenir dans la presence de Dieu, disent les maîtres de la vie spirituelle qui est également facile & agréable à Dieu, & d'un grand merite devant lui.

La pureté d'intention dit S. Bernard, comme un œil simple, rend tout le corps lumineux & brillant, de sorte qu'en faisant pour Dieu tout ce que nous faisons, les graces reçuës retournent vers leur source, afin qu'elles puissent couler tout de nouveau : *ad locum unde exeunt gratiæ revertentur, ut iterum fluant.*

Soit que vous mangiez, dit S. Paul dans sa premiere Epître aux Corinthiens, soit que vous bûviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu, *omnia in gloriam Dei facite.*

Tous les Thélogiens presque conviennent que ces paroles contiennent un précepte négatif, c'est-à-dire, qu'il n'est jamais permis de rien faire, qui soit contraire à l'ordre & à l'amour de Dieu : ils conviennent encore que c'est un précepte affirmatif, c'est-àdire, que nous sommes obligés de raporter à Dieu toutes nos actions, non pas cependant par une intention toûjours actuelle & formelle ; mais, comme ils s'expliquent, par une vûë au moins virtuelle & implicite.

Personne n'ignore les disputes, qui se sont élevées sur cette pureté d'intention : on sçait qu'il y en a qui soutiennent, que cette intention, pour être bonne, doit être purifiée par une charité parfaite : je n'entre-

prends point de réfuter ce ſentiment outré; Meſſieurs les Archevêques de Cambray & de Sens ont écrit ſur cela avec autant d'érudition & de ſolidité, que de verité; je puis dire même ſans chercher à les flatter, qu'ils ont épuiſé la matiere: pour en parler auſſi ſolidement que ces deux grands Prélats, il faudroit rapporter leurs raiſonnemens & même leurs paroles: leurs écrits ſont entre les mains de tout le monde: je me contente de dire, que je ne puis comprendre, qu'on puiſſe porter ſi loin les choſes. Je ſouhaite, que ceux qui ſoutiennent cette maxime la ſuivent exactement dans la pratique: parlà que de mérites accumuleront-ils, & à quelle perfection ne parviendront-ils pas?

mais s'ils n'agiſſent pas eux-mêmes ſelon leurs principes, ne ſont-ils pas bien à plaindre?

Quoiqu'il en ſoit, aimerDieu en tout ce qui vient de nous, en tout ce qui part de notre propre fond, c'eſt comme je l'ai dis, faire pour ſon amour tout ce que nous faiſons, rapporter tout à ſa gloire, & lui marquer par-là notre amour. Nous liſons dans la vie de St. Ignace de Loyola, que le feu Pere Bouhours a écrit ſi ingenieuſement & ſi poliment, & dont j'ai tiré tout ce que j'ai écrit de ce fondateur delaCompagnie de Jeſus, nous liſons, dis-je, qu'il aimoit Dieu ſi ardemment & ſi purement tout enſemble, qu'il ne ſe propoſoit en toutes ſes actions que l'honneur de la Majeſté divine; il

avoit pris pour sa devise, *ad majorem Dei gloriam*, à la plus grande gloire de Dieu ; ne se contentant pas de glorifier le Seigneur, mais voulant le faire de la maniere la plus excellente & la plus parfaite, dont un homme soit capable avec le secours de la grace.

N'est-ce pas ainsi que Dieu s'aime lui-même? *universa propter semetipsum operatus est Dominus.* En effet, qu'est-ce qu'aimer ; n'est-ce pas vouloir & faire à l'objet de notre amour tout le bien, qui dépend de nous, & le lui faire dès que nous le pouvons, & autant que nous le pouvons ; mais que peut faire une foible créature pour son souverain Créateur ? a-t'il besoin de nos biens? non, nous ne pouvons mieux le glorifier

& l'honorer, qu'en raportant toutes nos actions à sa gloire, & en faisant tout pour son amour.

C'est même une espece de justice que nous lui devons. N'est-il pas juste, que nous ayant tant aimé, nous lui rendions, autant que nous le pouvons, amour pour amour.

C'est une reconnoissance, puisque tout ce que nous avons est un present de sa liberalité; ne convient-il pas de le faire retourner à son principe, en le faisant servir à la gloire de Dieu?

C'est notre interêt, puisqu'il n'y a rien, même de si petit & de si commun, que nous ne puissions rendre par là méritoire devant Dieu.

C'est ici qu'un Chrétien doit

dire avec beaucoup plus de raiſon, que ce fameux Philoſophe, qu'il eſt trop grand, qu'il eſt fait pour de trop grandes choſes, pour devenir en quelque ſorte l'eſclave ou de ſon corps, ou du monde. Si Seneque penſoit de la ſorte, comment doit penſer un Chrétien ? peut-il ſe propoſer une fin peu digne de lui, une fin moins noble, que Dieu-même ?

Quel avantage pour moi, mon Dieu, que vous vouliez bien vous tenir honoré du peu, que je fais, quand je le rapporte à votre gloire ? quoi ! je puis contribuer à la gloire d'un Dieu ! il ne faut même pour cela, que le vouloir, & je n'y penſe pas : ô hommes ! qui vous conſumez, qui vous épuiſez, qui vous ſacrifiez pour la gloi-

re

re des grands de la terre ! eſt-il moins noble, eſt-il moins avantageux de ſervir à la gloire de votre Dieu ? n'êtes-vous pas, Seigneur, mon premier maître, ou plûtôt mon unique maître ? n'eſt-ce pas vous que je dois ſervir, en ſervant ceux à qui vous m'avez ſoumis ? n'eſt-ce pas en vûë de votre gloire, & pour vous obeir, que je dois ſervir les grands du monde, que vous avez élevés ſur ma tête ? que ſeroit-ce, ſi une vanité ſecrette, ſi un reſpect humain, ſi un interêt temporel rendoient ou inutiles ou criminelles mes differentes actions ; celles même qui ſont bonnes par elles-mêmes ? pour moi, je ne penſe point à ma gloire. Ma gloire n'eſt rien, dit le Fils de Dieu. Si un Homme-Dieu parle

de la ſorte, que dois-je penſer moi-même de ma gloire ? non, je ne veux être doreſnavant touché, que de la gloire de mon Dieu.

C'eſt aimer Dieu en tout ; que de chercher en tout ſa gloire. C'eſt ainſi que le Prophête royal l'aimoit, & c'eſt dans ce ſens qu'il diſoit : Dieu de mon cœur ! qu'y a-t'il dans le Ciel & ſur la terre, que je cherche hors de vous ? eſt-ce à dire que le ſaint Roi toûjours dans la preſence de l'Arche du Seigneur employoit toutes les journées & tous les momens de ſa vie à répandre ſon ame devant ce Dieu, qu'il aimoit ? non ſans doute, c'eût été l'aimer bien mal, ou plûtôt c'eût été ne le pas aimer, que de manquer aux devoirs de la dignité,

dont Dieu l'avoit revêtu. David remplissoit fidelement tous les devoirs d'un grand Roi ; mais il les remplissoit en Roi vraiment religieux, en saint Roi. Il paroissoit à la tête des Armées ; il donnoit des batailles, il brilloit sur le thrône ; il écoutoit ses sujets ; il prononçoit des arrêts ; il portoit des loix ; mais en tout cela il ne faisoit proprement & ordinairement qu'une chose : c'étoit de chercher le Dien de son cœur, de s'attacher à lui, & de lui marquer son amour : ainsi mon Dieu, étiez-vous ordinairement present aux yeux de ce saint Roi: *providebam Dominum in conspectu meo semper* : ainsi vous aimoit-il en tout ce qu'il entreprenoit, en tout ce qu'il faisoit : ainsi étiez-vous le Dieu

de ſon cœur. Quand le ferez-vous de la ſorte du mien? quand ſerez-vous le principe & la fin de toutes mes actions? quelle condamnation de ma conduite à votre égard ne trouvai-je point dans les attachemens profanes & criminels, dont vous n'êtes que trop ſouvent témoin, & dont vous ſerez le juge. Pourquoi n'avoir pas autant de zele pour les interêts & la gloire de mon Dieu, que tant d'idolatres mondains en ont pour les fauſſes divinités, qu'ils adorent.

Saint Loüis, dit ſaint François de Sales, en uſoit comme David: & au milieu de toutes les affaires, auxquelles il étoit obligé de vaquer, ſoit en paix, ſoit en guerre, il ne ceſſoit point de s'occuper de Dieu, en s'oc-

cupant pour Dieu : S. Bernard tenoit la même conduite ; se trouvoit-il dans les Cours, dans les Armées des Princes? en se prêtant aux affaires d'Etat, il travailloit à la gloire de Dieu: il changeoit de lieu, mais il ne changeoit pas de cœur ; ni son cœur d'amour, ni son amour d'objet.

C'est faire excellemment les actions, même les plus petites, que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention, & avec une forte volonté de plaire à Dieu : ainsi pensoit, ainsi parloit, ainsi écrivoit, ainsi agissoit saint François de Sales.

Que Dieu est different des maîtres de la terre ! ceux-ci n'estiment que les grands services. Faire peu pour leur gloire, c'est ne rien faire. Combien même se sacrifient pour

eux, ſans avoir la conſolation d'en être connus, ni de leur faire connoître des ſervices aſſez importans? vous, mon Dieu, qui êtes la grandeur-même, vous ne devriez, ce ſemble, vous contenter que des plus grands ſacrifices. Mais qui pourroit avoir la conſolation de ſervir ainſi à votre gloire? que peut faire l'homme, qui ſoit en quelſorte proportionné à votre ſuprême grandeur? notre conſolation; & quelle conſolation pour de viles & foibles créatures! qu'elle eſt ſolide & douce! oüi, notre conſolation eſt, que vous voulez bien agréer, le peu, que nous pouvons faire pour votre gloire. Qu'en cela ſeul vous me paroiſſez grand!

Dieu eſt trop grand, diſent quelquefois les libertins & les

impies, qui ne cherchent par là, qu'à s'autoriser dans leur conduite dereglée, Dieu est trop grand, pour se tenir ou honoré ou deshonoré par les actions de ses créatures. Peut-il donc oublier son souverain domaine sur l'ouvrage de ses mains? peut-il devenir indifferent aux sentimens & à la conduite des Estres spirituels & raisonnables, qu'il n'a créés que pour en être adoré, servi, & aimé? delà leur dépendance du Créateur, l'obligation de se soumettre à ses ordres souverains, & de l'aimer.

Quoiqu'en disent ces prétendus esprits forts, qui ne cherchent à relever la grandeur de Dieu, que pour l'avilir en quelque sorte, & pour l'outrager plus impunément, tout ce que nous

faisons peut être de la sorte raporté à Dieu, & fait pour Dieu. Je dis tout, dès qu'il ne s'y trouve rien d'opposé à ses ordres & à ses volontés : car ce seroit une contradiction monstrueuse, de prétendre faire pour Dieu ce qui seroit contraire à sa Loy, & par conséquent à sa gloire ; mais dureste les exercices de la vie, même les plus indifferents en apparence, soins domestiques, employs propres d'une profession, devoirs de societé & d'une certaine bienseance, & même comme le dit S. Paul, soit que vous mangiez, soit que vous bûviez, tout peut avoir Dieu pour fin : faites tout pour Dieu. Si vous voulez bien, mon Dieu, vous tenir honoré du peu que je puis faire, quand je le fais pour vous, puis-je me par-

pardonner quand je vous dispute, quand je vous refuse, quand je vous dérobe une gloire, que je puis vous procurer à si peu de frais.

Ce qu'il y a encore en cela de plus consolant pour nous, c'est que tout ce que nous rapportons de la sorte à Dieu, tout ce que nous faisons ainsi pour lui plaire, devient un exercice continuel d'amour de Dieu; en vain donc accuserois-je les differens devoirs de mon état & de ma profession, qui semblent mettre tant d'obstacles à cet amour que je dois à Dieu; en vain prétexterois-je la difficulté du précepte. Mon Commandement, dit Dieu même, au Chapitre xxx. du Deuteronome, n'est point au dessus de vous, il n'est point éloigné

de vous ; il n'eſt point dans le Ciel, il n'eſt point au de-là des Mers, mais il eſt tout proche de vous, il eſt dans votre bouche, dans votre cœur, afin que vous l'accompliſſiez. *Juxta te eſt valde ſermo, in ore tuo, in corde tuo ut facias illum.* Non, dit S. Paulin, ce ne ſont point de grands ſacrifices, ce ne ſont point de ſomptueux préſens, ce ne ſont point de penibles fatigues qu'on exige de vous : *Non ſumptuoſa munera, non duri labores exiguntur.* Vous vous plaignez que les ſoins continuels d'une famille ou d'un domeſtique vous détournent ; prenez ces ſoins pour Dieu, & vous l'aimez. Dans une Charge qui vous rend rédevable au Public, vous êtes obligé de vacquer à mille affaires qui emportent la meilleure partie de votre temps. Vacquez-y pour

Dieu, & vous l'aimez ; vous qu'il a élevez pour commander, & vous qu'il a fait naître pour obéïr, commandez & obéïssez pour Dieu, & vous l'aimez. Vous qui trouvez certains plaisirs innocens attachés à votre condition, que vous ne pouvez constamment sacrifier, prenez-les de la main de Dieu, pour Dieu ; & vous l'aimez, & vous qui êtes nés dans la pauvreté, dans l'affliction, dans le travail ; souffrez, travaillez pour Dieu, & vous l'aimez. Peres & Meres employez-vous, dans l'esprit du Christianisme, à l'établissement de vos enfans ; enfans soyez dociles & soûmis à la volonté de vos Parens, pour Dieu, & vous l'aimez. Si le Commerce du monde éxige de vous certains

devoirs, rendez à Cesar ce qui appartient à Cesar, remplissez tous ces devoirs pour Dieu, & vous l'aimez. Quelquechose enfin que vous fassiez selon l'état où la Providence vous a fait naître, faites-le pour Dieu, & dans la vûë de lui plaire, & vous l'aimez.

Voilà ce que j'appelle aimer Dieu en tout ce qui vient de nous, en tout ce qui part de notre propre fonds, *in omnibus*. L'on peut encore porter plus loin la perfection de cette pureté d'intention; c'est, selon St. Bernard, lorsque l'on fait les choses, non pour plaire à Dieu, mais parce que Dieu nous plaît, ou que ce que nous faisons plaît à Dieu. *Quando quis operatur, non ut placeat Deo, sed quia placet ei Deus, vel quia placet*

Deo quod operatur. C'est ainsi que sans penser à soi, on n'envisage que le contentement de Dieu.

J'ajoute pour derniere réflexion, qu'il convient d'aimer Dieu, en tout ce qui nous arrive, soit par rapport aux biens de la vie temporels & sensibles, soit par rapport aux biens de l'ame, spirituels & surnaturels ; *in omnibus.*

Saint François de Sales traite à fonds, en veritable & en grand maître, cette maniere d'aimer Dieu, qu'il pratiquoit aussi parfaitement, qu'il l'enseigne dans son Traité de l'Amour de Dieu, sur tout dans le neuviéme Livre qu'il intitule de l'Amour de soumission, par lequel notre volonté s'unit au bon plaisir de Dieu.

Rien, dit-il, n'arrive, ex-

cepté le péché, que par la volonté de Dieu; cette volonté absoluë & de bon plaisir, que rien ne peut empêcher, & qui ne nous est notifiée que par les differens événemens, que Dieu a voulu & ordonné.

Je me borne ici aux effets de cette volonté de bon plaisir qui nous régardent personnellement, & c'est dans tous ces effets que nous devons marquer à Dieu notre amour : Comment ? par l'union de notre volonté avec celle de Dieu, & par la soumission que cette suprême volonté mérite en toutes choses : *in omnibus*.

Si quelqu'un vient à moi, dit Jesus-Christ, s'il ne hait point son pere, sa mere,.... & même sa propre personne, il ne peut être mon disciple...

Eſt-ce à dire qu'il faut en effet hair ſon pere, ſa mere, ſe hair ſoi-même, ou renoncer à la qualité de Diſciple de J. C. ? Non, il ne s'agit ici que d'un amour de préference que nous devons à Dieu, & qui nous eſt commandé ; car puiſqu'il nous eſt ordonné d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, il ne nous eſt donc pas défendu de nous aimer nous-mêmes : Pourvû que ce ſoit ſelon Dieu: heureux ſi nous l'aimions lui-même en tout ce qui nous regarde, & en tout ce qui nous arrive, non-ſeulement juſqu'à ne point perdre ſa grace, en quoi conſiſte cet amour de précepte & de neceſſité, comme nous l'avons dit, mais en uniſſant, ſelon l'expreſſion & le ſentiment de Saint François de

Sales, notre volonté à celle de Dieu, & à son bon plaisir.

C'est sur-tout dans les afflictions ou temporelles ou spirituelles, dit-il, que notre volonté doit s'unir & se soumettre au bon plaisir de Dieu ; car aimer sa volonté dans les consolations, c'est un bon amour ; mais quand il a veritablement la volonté de Dieu, encore plus que la consolation même pour objet, c'est un amour plus parfait.

Aimer la volonté de Dieu dans ses Commandemens, dans ses conseils & ses inspirations ; c'est un second degré d'amour plus parfait. Pourquoi ? parce qu'il nous porte à nous renoncer, à sacrifier notre volonté propre, & plusieurs satisfactions, quoiqu'on ne les sacri-

fie pas encore toutes.

Mais aimer pour Dieu les afflictions & les souffrances, c'est le haut point de la très-sainte charité ; car n'ayant rien d'aimable en elles-mêmes, qu'y peut-on aimer que Dieu même ?

Ainsi, Job l'aimoit également dans les biens & dans les maux de la vie, recevant les uns & les autres de sa main : Divine main qui lui paroissoit aussi aimable dans ceux-ci, que dans ceux-là, *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ?*

Lorsque l'on s'engage au service de Dieu, il faut se préparer & s'attendre à la tentation, dit l'Ecclesiastique. La vie de l'homme sur la terre, dit Job, est une guerre conti-

nuelle. Saint Paul écrit à ſon Diſciple Timothée, qu'il doit ſouffrir ſes peines en genereux Soldat de Jeſus-Chriſt; en effet c'eſt par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu; c'eſt le chemin que notre Sauveur, notre modelle, notre guide nous a tracé; il a fallu que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire.

Les afflictions exterieurs & temporelles ſont ameres; ces ſouffrances interieures & ſpirituelles le ſont encore davantage; il eſt triſte de perdre ſes biens, ſa ſanté, ſes amis, tout ce qu'on a de plus cher au monde; ces ſortes de ſeparations coutent ſouvent bien des larmes. Le ſentiment non-plus que les larmes ne ſont point

condamnables. Jesus pleura sur le tombeau de Lazare, sur quoi les Juifs dirent; voilà à quel point il l'aimoit. Peut-on trouver mauvais, dit Saint Augustin, que je pleure la mort d'une mere, à qui pendant plusieurs années j'ai couté tant de larmes; mais il faut sacrifier à la volonté, à l'amour de Dieu, le sentiment même, & les larmes involontaires. Par ces sortes de séparations, Dieu détache, purifie, perfectionne nos amitiés, en nous enlevant tout ce qui pourroit tant soit peu partager un cœur, dont il veut bien être jaloux; qu'il n'a formé que pour lui, & qu'il mérite seul de posseder tout entier.

L'union de notre volonté avec celle de Dieu dans les tri-

bulatious, ou temporelles, ou ſpirituelles, ſe fait, dit Saint François de Sales, & par réſignation, & encore plus parfaitement par une ſainte indifference.

La réſignation ſe pratique par maniere d'effort & de ſoumiſſion; frappé d'une mortelle maladie, on voudroit vivre, s'il plaiſoit à Dieu, on voudroit même qu'il plût à Dieu de nous conſerver la vie; cependant on meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus volontiers: Voilà cette réſignation & cet acquieſcement à la volonté de Dieu, qui eſt un effet bien ſûr de ſon amour.

Notre Seigneur ſaiſi d'une triſteſſe mortelle à la vûë de ſa Paſſion, s'adreſſe à ſon Pere; Que ce Calice paſſe loin de

moi, dit-il, s'il est possible, qu'il en soit néanmoins, non comme je le veux, mais comme vous le voulez. *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Dieu m'avoit tout donné, disoit le saint homme Job, Dieu m'a tout ôté, il ne m'est arrivé que ce qui lui a plû, que le nom du Seigneur soit beni. *Sicut Domino placuit, ita factum est sit nomen Domini benedictum.*

Ces paroles de Job, dit Saint François de Sales, sont des paroles de résignation & d'acquiescement à la volonté de Dieu; effet bien parfait de notre amour pour lui dans toutes les differentes especes de souffrances qui nous sont personnelles.

Une sainte indifference pour tout ce qui nous peut arriver, au sentiment du Saint du même

Prélat, eſt encore plus parfaite ; car quoique la réſignation nous faſſe preferer la volonté de Dieu à toutes choſes, elle nous laiſſe cependant certains attachemens innocens & permis. En quoi une ſainte indifference eſt au-deſſus de la réſignation, c'eſt que par cette indifference nous n'aimons rien que par rapport à la volonté de Dieu, & pour ſon amour ; conſolation, tribulation, onction, ſechereſſes, ſanté, maladie, vie, mort même, tout eſt égal. Si vous voulez, mon Dieu, que je ſois dans les ténébres, ſoyez-en beni, ſi vous voulez que je ſois dans la lumiere, ſoyez-en beni encore. Je vous benirai toujours également, ſoit que vous daigniez me conſoler, ſoit que vous m'abandonniez aux afflictions .... je ſouffrirai vo-

lontiez pour vous tous les maux qu'il vous plaira m'envoyer. Je ſuis diſpoſé à recevoir *indifferemment* de votre main le bien & le mal ; les douceurs & les amertumes, la joye & la triſteſſe, & à vous remercier de tout ce qui me viendra de votre part.

Tels ſont les ſentimens d'une ame parvenuë à ce degré d'amour divin, qui conſiſte dans une ſainte indifference. Ils ſont tirés du Chapitre 17. du Livre III. de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

Saint François de Sales propoſe deux grands Exemples de cette ſainte indifference, le premier eſt de S. Paul, le ſecond de S. Martin.

Héroique, dit-il, & plus qu'héroique, fut la ſainte in-

difference de S. Paul, pour moi, écrit cet Apôtre aux Philippiens, c'eſt vivre que d'être à J. C., & c'eſt un bien pour moi que de mourir; mais je ne ſçais que choiſir, & je ſuis dans une très-grande peine de deux côtés, ſouhaitant de ne plus vivre & d'être avec J. C. ce qui ſeroit bien le meilleur, & d'ailleurs déſirant de vivre, ce qui eſt néceſſaire pour vous.

Sainte indifference de l'Apôtre, qui a été parfaitement imitée par S. Martin. Ce grand Evêque, cet homme incomparable, qui n'a ni apprehendé de mourir, ni refuſé de vivre, prêt à recevoir la Couronne de juſtice, conſent au délay de ce bonheur, s'il peut encore contribuer ſur la terre à la gloire de Dieu.

Seigneur

Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail. Admirable indifference de l'Apôtre, poursuit S. François de Sales, admirable celle de cet homme apostolique, tous deux voyent d'un côté le Paradis ouvert pour eux, de l'autre côté, ils n'apperçoivent que travaux & fatigues, ils sont saintement indifferens, ils ne sçavent que choisir, la seule volonté de Dieu peut déterminer leur choix, le bonheur du Ciel n'est point plus agréable pour eux que les travaux de la terre, s'ils trouvent également des deux côtés la volonté de Dieu. Les travaux sont pour eux un Paradis dans cette divine volonté ; sans elle le Paradis même seroit pour

eux un travail. C'eſt dans ſens que David diſoit, qu'y-a-t'il, mon Dieu, ou dans le Ciel, ou ſur la terre que je veüille hors de vous ?

On ne peut douter que S. François de Sales, ce grand Maître d'une ſi ſainte indifférence, ne fût parvenu à ce dégré d'amour de Dieu, qui unit & ſoumet ſi parfaitement toute la volonté de l'homme, à la volonté de Dieu : cependant ce grand Saint exhorté au moment de ſa mort à faire la priere qu'il avoit ſi vantée dans S. Martin, à qui d'ailleurs tout le monde, excepté lui ſeul, le trouvoit ſi ſemblable, honteux & confus de ſe voir en quelque ſorte comparé à un ſi grand homme. Je ſuis, dit-il, un ſervitenr inutile dont Dieu, ni ſon peuple n'ont

point besoin. Que vous êtes, mon Dieu, admirable dans vos Saints! Mais que vous rendez vos Saints même admirables & dans leurs paroles, & dans leurs sentimens, & dans leur conduite.

Cette sainte indifference, qui est l'effet de notre amour pour Dieu, & qui devient le principe d'un plus grand amour, doit s'étendre selon S. François de Sales, sur tout ce qui nous arrive; lorsque le service & la gloire de Dieu y sont attachés, de sorte que nous soyons également déterminés à entreprendre & commencer, à abandonner & laisser une même chose, selon que nous connoissons que Dieu le veut ou ne le veut pas. Dieu commande à Abraham de lui offrir en

holocauste son Fils unique, Isaac qui lui est si cher, ce Patriarche n'écoutant que son amour pour Dieu, ne délibere pas un moment, il se met en devoir d'obéïr, au même instant Dieu content de sa soumission, lui donne un ordre contraire, & lui deffend d'immoler Isaac. Abraham également prêt à sacrifier, & à ne pas sacrifier son Fils, ne s'afflige point du premier ordre, il ne se réjouït point du second, tout est égal à ce grand cœur, pénétré de l'amour de son Dieu, il n'est sensible qu'à l'accomplissement de la divine volonté.

Dieu, pour éprouver notre amour par l'exercice de cette sainte indifference, nous inspire souvent de grands desseins, dont il ne veut pas le

ſucès. L'amour divin fait voler au premier ſigne de la volonté de Dieu, il commence tout avec courage, ſans vouloir d'autres ſuccès que celui que Dieu voudra. S. Louis par l'inſpiration divine paſſe les Mers pour conquerir la terre ſainte, cette grande entrepriſe ſi digne d'un ſi ſaint Roi, échoüe, comme tout le monde le ſçait: S. Louis acquieſce doucement à la volonté de Dieu. J'eſtime plus, dit S. François de Sales, la tranquillité de cet acquieſcement, que la magnanimité du deſſein.

Saint acquieſcement qui nous empêche de nous rebuter, de nous déſoler des aſſauts differens que nous livrent nos ennemis domeſtiques & étrangers, nos paſſions & le monde;

Dieu veut que nous ayons des ennemis, mais il veut que nous les repouſſions. Il faut que ſon amour nous ſoutienne entre l'une & l'autre volonté, ſouffrant avec patience des attaques, & combattant avec courage pour remporter la victoire. Nos deffauts même, nos infidelités ne doivent ni nous abbattre, ni nous décourager ; il faut nous en humilier, elles doivent nous apprendre à nous défier davantage de nous même, à nous craindre davantage nous même, à connoître mieux notre foibleſſe & le beſoin que nous avons du ſecours de Dieu : tâchons de nous relever de nos chutes avec promptitude & avec avantage, afin que le défaut d'amour pour Dieu nous ſerve comme à S.

Pierre pour augmenter & fortifier dans nous ce divin amour.

Je ne finirois point si je voulois parcourir tous les Chapitres de ce neuviéme Livre du Traité de l'amour de Dieu ; on peut les lire, on apprendra comment l'amour de Dieu dans tous les évenemens qui nous arrivent doit triompher de notre amour propre ; on apprendra comment une ame pleine & d'amour de Dieu, & d'abandon à la divine volonté, doit souffrir les plus ameres privations de lumieres, de goût d'onction, de sensibilité dans son amour. Aimer Dieu, sans sçavoir qu'on l'aime, sans sentir qu'on l'aime, sans oser presque se flatter qu'on l'aime. Quel état ? Mais dans cet état

même agir comme de concert avec Dieu pour se tourmenter, pratiquer avec une secrette répugnance, des macérations, crucifiant sa chair, selon l'expression de l'Apôtre, réduisant son corps en servitude, & pour ne point trouver sa volonté propre dans ses jeûnes, chercher à s'assurer de la volonté de Dieu, par la voye de l'obéissance: outre cela, faire une guerre continuelle à son esprit, à son cœur, à son humeur, à ses passions, à ses sens; de sorte que par amour pour Dieu on se refuse avec autant de courage des consolations naturelles, que Dieu par épreuve nous en refuse de spirituelles. N'est ce pas là conspirer avec Dieu pour être la victime de sa volonté & de son amour?

Que

Que dirai-je, des tentations que Dieu permet, les ames même les plus pures & les plus innocentes, n'ont pas toujours été à couvert des tentations les plus honteuſes & les plus humiliantes ; Saint Paul ne s'en plaint-il pas lui-même, dit S. François de Sales ?

Ajoutez encore les contradictions que Dieu permet, & qu'il faut quelquefois eſſuyer ſans murmur. Ajoutez l'abandon, le mépris, les perſécutions du monde ; quelles rudes épreuves !

Qu'eſt-ce quand à tout cela ſe joignent les infirmités, & les maladies ? combien Sainte Thérese en a-t'elle éprouvée ? ce qui met le comble à toutes les ſouffrances, & interieures & exterieures, c'eſt une eſpece de

desespoir secret, quoiqu'involontaire; nous avons dit combien Saint François de Sales lui-même en a gémi. Aimer Dieu & se regarder par avance, comme la victime éternelle de sa haine, est-il une plus amere épreuve?

Mais au milieu de tant de differentes épreuves, on aime Dieu sans sentir qu'on l'aime, il est vrai; mais la preuve consolante qu'on l'aime, c'est la fidelité toujours égale, toujours constante, qui ne permet pas qu'on retranche jamais rien, ni de ses oraisons, quoique séches & insipides, ni de ses pratiques de pieté & de pénitence, quoique faites sans goût & même avec une espece de répugnance. A la faveur d'un rayon imprévû, qui semble al-

ler percer le nuage, on entrevoit de tems en tems quelque chose, sans cependant pouvoir rien discerner, ni démêler parfaitement; le rayon paroît & disparoît presque au même moment, & ne laisse qu'une triste incertitude; on ne peut assurer ni si on a vû, ni ce qu'on a vû, & pour comble de malheur on craint l'illusion, on craint souvent pour user de l'expression de Saint Paul, que Satan-même ne prenne l'apparence d'Ange de lumiere.

Nous avons déja parlé ailleurs de ces sortes d'épreuves, par où Dieu purifie de plus en plus une ame qui l'aime parfaitement, & véritablement: après tout il est fidele, dit l'Apôtre, ce Dieu de bonté, il ne souffrira pas que nous

ſoyons tentés au-deſſus de nos forces ; mais juſques dans la tentation-même, il nous fournira des moyens en abondance, pour pouvoir, & la ſouffrir & même en profiter : *faciet etiam cum tentatione proventum.*

L'amour divin dans ces ſortes d'états réunit & renferme tout à la fois, & un parfait abandonnement à la volonté de Dieu, & une parfaite confiance dans ſa divine bonté; il eſt vrai ces ſentimens ne ſont pas toujours bien ſenſibles, quoiqu'ils ſoient réels ; il eſt vrai, pour uſer de l'expreſſion de S. François de Sales, qu'ils ne ſont quelquefois, que dans la pointe de l'eſprit. Mais il eſt vrai auſſi que croire comme en ſacrifice à la volonté de Dieu & à ſon amour, on ne veut de

consolation que quand Dieu le voudra, qu'autant que Dieu le voudra, que parce que Dieu le voudra.

Il viendra enfin cet heureux moment, où le Soleil de justice dissipera les nuages les plus sombres & les plus épais : où celui qui commande aux vents & aux tempêtes, fera succeder un calme tranquille, aux plus affreux orages, où le Dieu de toute consolation fera sentir à l'ame fidelle, & qu'il l'aime, & qu'il en est aimé.

C'est ainsi, dit Saint François de Sales, que l'amour de Dieu, fait mourir entierement nôtre propre volonté, en tout ce que Dieu permet qu'il nous arrive, soit au dehors de nous-mêmes, soit au dedans, *in omnibus*. Faites, mon Dieu, dit l'ame fidel-

le au chap. 15. du troisiéme Livre de l'Imitation de J. C. faites que je n'aye point d'autre volonté que la vôtre, & qu'il y ait toujours une conformité si parfaite entre ma volonté & la vôtre, que jamais je ne m'éloigne de ce que vous voulez; en sorte que je veuille toujours ce que vous voulez, & que je ne veuille jamais ce que vous ne voulez pas; soumission, conformité, sacrifice même de notre volonté à celle de Dieu dans nos peines, qui nous met dans la généreuse disposition dont parle Saint François de Sales; quelle est-elle? c'est que s'il ne dépendoit que de nous de changer notre état, nous ne voudrions ni d'adoucissement, ni de changement, qu'autant que Dieu le vou-

droit, que parce que Dieu le voudroit.

Heureux un cœur qui aime Dieu de la ſorte, plus heureux encore s'il porte ſon amour juſqu'à remercier Dieu de ce qu'il le juge digne de ſouffrir quelque choſe pour lui, juſqu'à aimer même la croix, dont il a la bonté de lui faire part.

Cet amour de Dieu eſt ſans doute bien parfait. Saint Bernard & Saint François de Sales l'étendent juſques ſur le bonheur même du ciel, dans le ſens que je vais l'expliquer après eux.

Il faut, diſent-ils, déſirer le bonheur éternel, il faut le préferer tellement à tout, qu'on ſoit, diſpoſé à lui ſacrifier tout ce qui pourroit nous en exclure : Je ne demande qu'une

seule chose à Dieu, dit David : & je la lui demanderai sans cesse, c'est que je demeure toujours avec lui dans sa sainte maison. Saint Augustin ne donne point d'autre sens à ces paroles du Prophête, & n'y trouve avec raison, que le désir du bonheur du ciel.

Quel est donc sur cela l'effet de l'amour de Dieu ? je dis d'un amour parfait, c'est de désirer ce bonheur céleste & éternel, non tant pour soi-même, que par rapport à Dieu. Ainsi les Saints dans le ciel se réjouissent beaucoup plus de la volonté de Dieu, qui s'accomplit en eux, que du dégré de gloire où ils sont élevés ; c'est-à-dire, qu'ils sont si parfaitement unis à la volonté de Dieu, que c'est moins à cause

d'eux-mêmes, que par rapport à Dieu, qu'ils aiment la félicité qu'ils possedent.

Dans cette disposition si on désire de parvenir à un haut dégré de gloire, Dieu en sera le principal motif; on le désirera ce dégré de gloire, afin que Dieu en soit plus glorifié, & qu'on puisse l'honorer plus parfaitement,

Heureux encore, je ne puis trop le répeter, & mille fois heureux, qui aime ainsi Dieu, en tout ce qui lui arrive, en tout ce qu'il pourra lui arriver même dans le ciel; *in omnibus.*

L'Ecclesiaste après avoir déploré la vanité des choses humaines, après avoir montré dans un grand détail que tout n'est que vanité, *omnia vani-*

tas, finit par ces paroles vraiment dignes de Salomon, craignez Dieu, & obſervez ſes Commandemens; car c'eſt en cela que conſiſte tout l'homme, *hoc eſt enim omnis homo*

C'eſt auſſi par ces belles paroles que je finis tout cet Ouvrage. Craignez Dieu, obſervez ſes Commandemens, aimez-le de tout votre cœur, de toute vorte ame, de toutes vos forces & de tout votre eſprit: voilà le plus grand Commandement, & le premier; voilà toute la perfection de la Loy, & voilà en quoi conſiſte tout l'homme, *hoc eſt omnis homo*. Oui dit ſaint Bernard, c'eſt en cela que conſiſte tout l'homme; ſans cela par conſéquent tout homme n'eſt rien, *ergo abſque hoc, nihil omnis homo.*

Qu'il ſoit ſouverain ou ſujet, grand ou petit, riche ou pauvre, puiſſant ou foible, ſçavant ou ignorant; toute la ſplendeur, ou l'obſcurité poſſible, toutes les qualités ou reſpectables, ou mépriſables, ſelon le monde, ne changent point l'homme en lui-même, s'il pouvoit ceſſer de l'être; ce ſeroit en refuſant l'obéiſſance qu'il doit à la loi & à l'amour de ſon Dieu: *hoc eſt omnis homo.* Par cette ſoumiſſion, je le dis & il eſt vrai, l'homme eſt plus homme que par tout autre endroit; car c'eſt l'uſage le plus juſte, le plus grand, le plus avantageux, le plus néceſſaire qu'il puiſſe faire de ſa raiſon, que d'obéir à Dieu en tout & en particulier dans ſon premier & plus grand Com-

mandement : *hoc eſt omnis homo.* Dans le monde, dit ſaint Auguſtin, qu'eſtime-t'on, que recherche-t'on ? La faveur d'un Grand, dépendre de ſes ordres, & en être le Miniſtre, ſervir ſes volontés, & en être le dépoſitaire, l'interprete & l'exécuteur : *Magnum eſt ſervum eſſe potentis.* N'eſt-il pas infiniment plus noble d'obéir à un Dieu, de contribuer à le faire obéir, ſur tout dans l'ordre qu'il nous donne de l'aimer : *hoc eſt omnis homo.* Le déſir de plaire au monde, l'envie de rendre de grands ſervices à un Maître puiſſant, tout le zéle imaginable pour ſa perſonne & pour ſa gloire, eſt compté pour rien quand il eſt ſans effet; les petites attentions ſont-elles regardées ? Ces petits ſer-

vices ſont-ils eſtimés ? Le déſir d'aimer Dieu, & de le faire aimer ; les plus petites choſes, tirent leur prix de notre amour, tout eſt grand à ſes yeux quand il eſt l'effet d'un grand amour, la récompenſe eſt proportionnée, non comme dans le monde à la grandeur des ſervices ; mais à la grandeur de l'amour qui en eſt le principe ; Dieu le voit, Dieu l'agrée, Dieu le recompenſe. L'homme tout intereſſéqu'il eſt peut-il ſervir & aimer un maître moins intereſſé & plus liberal ? *hoc eſt omnis homo.* Pour continuer à reprendre en peu de mots tout ce qui a fait le ſujet de cet Ouvrage, quand on aime véritablement Dieu, on l'aime au-deſſus de tout ; quand on l'aime parfaite-

ment, on l'aime en tout: quels ſacrifices ne fait pas à ſon Dieu celui qui l'aime au-deſſus de tout & en tout ? Que n'aime-t'il pas dans lui & pour lui? il fait tout pour Dieu, il ſouffre tout pour Dieu. Voilà ce qui perfectionne ſa raiſon, voilà par conſéquent, ce qui le rend plus ſociable, plus droit, plus ſincere, plus vrai, plus juſte, plus fidelle, plus doux & plus patient ; interêt, délicateſſe, jalouſie, caprice, humeur, tout l'amour propre eſt ſacrifié à l'amour de Dieu ; ainſi l'homme eſt-il ſur tout véritablement homme chrétien quand il obéit à ſon Dieu, & quand il l'aime au-deſſus de tout & qu'il fait ſes efforts pour l'aimer en tout: *hoc eſt omnis homo*. Par ce même divin amour,

l'homme eſt content de tout; content du monde, de ſon attention & de ſon indifference, de ſa reconnoiſſance & de ſon ingratitude, de ſon eſtime & de ſon mépris, de ſon amitié & de ſa haine. Toujours content dans les évenemens déſagréables par eux-mêmes ou gracieux; dans l'adverſité, comme dans la proſperité, dans la maladie comme dans la ſanté, dans la mort même comme dans la vie. Toujours content de Dieu, dans les déſolations autant que dans les conſolations, dans la diſette autant que dans l'abondance, dans la ſéchereſſe, autant que dans l'onction, dans les ténébres autant que dans la lumiere; pourquoi? parce qu'il cherche toujours

Dieu, parce qu'il l'aime pardessus tout & en tout, aussi le trouve-t'il en tout, son amour lui tient lieu de tout; oui tout lui est égal, & Dieu lui est toutes choses : *Deus meus & omnia.* Quel homme est plus homme, que celui qui est ainsi possedé de l'amour de son Dieu; c'est-à-dire, quel homme est plus raisonnable & plus chrétien? *hoc est omnis homo?*

J'avouerai ici de bonne foi, que je me trouve actuellement partagé entre les deux sentimens que j'ai marqués dans la Préface de ce Livre. Aussi je suis & consolé & désolé tout ensemble; consolé d'avoir écrit sur l'Amour de mon Dieu, & d'avoir travaillé pour le faire aimer; mais désolé d'en avoir si mal écrit & d'une maniere si peu

peu capable de le faire aimer.

Vous me l'avez inſpiré, mon Dieu, ce deſſein ; mais ſi vos Saints mêmes ſe ſont trouvés au-deſſous d'une ſi grande matiere, que dois-je penſer de tous mes efforts, de tout mon travail, & même de tout mon zéle ? Vous le connoiſſez, mon Dieu, vous en êtes le principe, ſoyez-en la fin; que j'aurois lieu d'être content ſi je pouvois me flatter que vous l'êtes vous-même, donnez-y le ſuccès qu'il vous plaira, à vous ſeul en ſera toute la gloire.

Mais ſouffrez, Seigneur, que je vous adreſſe & pour moi, & pour tous ceux qui liront cet Ouvrage, la priere que Saint Auguſtin vous adreſſoit ſur le même ſujet.

Vous m'ordonnez de vous

aimer; eſt-il donc néceſſaire que vous me le commandiez? tout ne m'y porte-t'il pas? tout ne m'y engage t'il pas? tout ne m'apprend-t'il pas ce que je dois à mon Souverain, ce que je dois a mon Créateur, ce que je dois à mon Bienfaicteur, à mon pere & à mon Dieu? Cependant, ô miſere humaine, ô foibleſſe de mon cœur, pendant que toute la nature, me crie, me répete ſans ceſſe, que je dois vous aimer par-deſſus toutes choſes, je ne le puis ſi vous ne m'aidez à allumer dans mon cœur le feu de votre amour, *Jubes te Domine diligi à me.* Quand donc vous me commandés de vous aimer, donnez-moi, Seigneur, donnez-moi ce que vous me commandez. *Da quod jubes.* Donnez-

moi cet amour ſuperieur & de préference, donnez-moi cet amour généreux & univerſel, donnez-moi cet amour parfait, cet amour pur&dégagé de tout interêt ; mais auſſi quand vous me l'aurez donné, parlez, mon Dieu, ordonnez tout ce qu'il vous plaira, je volerai au moindre ſigne de votre divine volonté, *jube quod vis*. Demandez-moi, que je vous ſacrifie, réputation, fortune, repos, biens, ſanté ma vie même, s'il le faut plûtôt que de perdre votre grace, en violant votre loi, cet amour de préference, m'élevera au-deſſus de tout, & me fera mépriſer tout.

Exigez de moi que je renonce à des attachemens, ou à des averſions capables de partager ou d'aigrir mon cœur ; cet a-

mour universel m'engagera, aimer tout pour vous, & à n'aimer rien que pour vous, & par rapport à vous.

Demandez-moi que je ne me propose point dans toutes mes actions d'autre fin que votre volonté & votre gloire, cet amour pur me fera mépriser les vûës humaines, & les motifs qui seroient moins dignes de vous.

Demandez-moi une parfaite résignation, une sainte indifference, pour tout ce qu'il vous plaira ordonner ou de moi, ou pour moi, soit au dehors, soit au-dedans de moi-même, votre amour, mon Dieu, me fera adorer votre divine volonté, dans tous les évenemens, je la bénirai, je l'aimerai, & je vous marquerai une égale re-

connoiſſance pour tout ce qui me viendra de votre main : *da quod jubes & jube quod vis.*

Eſprit-ſaint, eſprit d'amour, ſource éternelle des divines lumieres, & qui l'êtes auſſi des céleſtes ardeurs ; vous, par qui la charité de Dieu eſt répanduë dans nos cœurs : vous qui ſçavez briſer les cœurs les plus durs, toucher les plus inſenſibles ; ſoumettre les plus rebelles, rappeller les plus éloignés, ramener les plus égarés, fléchir les plus opiniâtres, embraſer les plus froids, manier à votre gré les plus indociles, allumez dans le mien ce beau feu, ce feu ſacré que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre : que ſouhaite-t'il, ſinon qu'il s'allume ? Mais qui peut l'allumer, que vous, eſprit de

charité ? allumez-le donc dans mon cœur, allumez-le dans tous les cœurs; mais allumez-le de ſorte qu'il ne s'y éteigne jamais, qu'il s'y nourriſſe, qu'il s'y augmente, qu'il les embraſe, qu'il les purifie, qu'il les conſume également & ſur la terre, & dans le ciel. Ainſi ſoit-il.

FIN.

Permiſſion du Reverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial, de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Reverend Pere General; permets au Pere Martin Pallu, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre intitulé: *De l'Amour de Dieu*, qu'il a compoſé, & qui a été vû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie: en foi dequoi j'ai ſigné la Preſente. A Orleans le 8 Septembre. 1736.

J. B. DE BELINGAN.

APPROBATION.

IL est peu de sujet aussi interessant & sur quoi l'on ait écrit davantage & d'aussi excellentes choses, que sur l'Amour de Dieu. Rien de plus utile par conséquent que de réduire à certains chefs tout ce que les Saints, & les grands Maîtres de la Vie spirituelle nous ont laissé sur un si riche fonds. C'est à quoi l'Auteur s'est principalement attaché dans ce petit Traité, où il a sçu dire beaucoup en peu de mots. La pureté des sources dans lesquelles il a puisé, ajoute un nouveau mérite à son Ouvrage ; & quoiqu'il n'ait été fait que pour de pieux Congréganistes, il y a lieu d'esperer qu'il ne sera pas d'une moindre utilité pour le Public. Donné à Paris ce 9 Octobre 1736.

LEROUGE.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MARC BORDELET, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission, pour l'impression *de l'Amour de Dieu, par le Pere Pallu*; *Lectures Chrétiennes sur les obstacles du Salut, traduites de l'Italien du Pere Pinamonti*, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres, ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera,

& de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits, ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exem-

plaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le sieur CHAUVELIN, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres-à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quinziéme jour du mois de Février l'an de grace 1737. & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 79. folio 72. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 26. Février 1737.

Signé, MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

